

AOUT 1892

# FIGARO ILLUSTRÉ



A. GUSTAVEAU

Ayuntamiento de Madrid



# FIGARO ILLUSTRÉ

Neuvième année



**LE FIGARO** ILLUSTRÉ paraît tous les mois. Le prix du fascicule mensuel est de TROIS FRANCS. Chaque fascicule se compose de « vingt-huit pages » de texte, illustrées pour la plupart en couleurs.

**LE FIGARO** ILLUSTRÉ paraît sous une élégante couverture en chromotypographie, dont le sujet représente un « tableau différent » pour chaque fascicule.

**LE FIGARO** ILLUSTRÉ est rédigé par les écrivains les plus en renom et illustré par les artistes les plus célèbres.

**LE FIGARO** ILLUSTRÉ a pour programme de « plaire et amuser » ; il est, par-dessus tout « une lecture de famille ».

**LE FIGARO** ILLUSTRÉ reçoit des abonnements au prix de : pour Paris et les départements : Un an, 36 fr. ; six mois, 18 fr. 50.

Pour l'Étranger (Union postale) : Un an, 42 fr. ; six mois, 21 fr. 50.

Les Abonnés du FIGARO bénéficient d'un tarif spécial qui est de 30 fr. au lieu de 36 — et de 36 fr. au lieu de 42.

---

## FIGARO-SALON

DE 1892

PAR

CHARLES YRIARTE



**LE FIGARO**-SALON paraît chaque année au moment des Expositions des Beaux-Arts. Il est rédigé par M. Charles Yriarte, qui a succédé à M. Albert Wolff.

**LE FIGARO**-SALON comprend six fascicules, dont trois sont consacrés au Salon des Champs-Élysées et trois au Salon du Champ de Mars.

**LE FIGARO**-SALON est édité par la Maison Goupil (Boussod, Valadon et C<sup>ie</sup>). Il contient de nombreuses gravures reproduisant les tableaux les plus admirés des deux Salons. Une planche par fascicule est tirée hors texte sur double page.

**LE FIGARO**-SALON est vendu au prix de 2 francs le fascicule, soit 12 francs l'Album complet.



# FIGARO ILLUSTRÉ

Août 1892



ZOUAVE AU CANTONNEMENT, PAR MARIUS ROY



## SOMMAIRE

### FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

*En observation*, par PAUL GROLLERON.

*Forbach, 1870*, par ALEXANDRE BLOCH.

*Zouave au cantonnement*, d'après le tableau de MARIUS ROY.

*La Vie artistique. Les peintres de batailles*, par ARMAND DAYOT.

*Salut militaire*, par STEINLEN.

*Nos Gravures*, par L.

*Les Livres*, par R. M.

*Voyages Topographiques de l'École de guerre*, Texte et illustrations en couleurs de A. DE BEAUREPAIRE.

*Canrobert en Afrique*, par le général \*\*\*; illustrations de HORACE VERNET et BEAUCÉ.

*Canivet*, par HENRY ALLAIS; illustrations en couleurs de MARIUS ROY.

*Notes d'un Trombone*, recueillies par d'ESPARBÈS; illustrations de JOB.

COUVERTURE : *Trompette de Chasseurs d'Afrique*, par A. LOUSTAUNAU.

# La Vie artistique

## LES PEINTRES DE BATAILLES

Il nous est bien difficile, étant donnée la couleur toute militaire de ce numéro du *Figaro illustré*, d'échapper à l'obligation, très douce d'ailleurs, de consacrer cette chronique au peintre du soldat. Il y aurait sur ce vibrant sujet bien des pages, bien des livres à écrire, bien des intéressantes monographies à développer, car les artistes qui ont illustré en France la peinture militaire sont nombreux, et certains même, n'en déplaise aux critiques qui ont eu pour ce genre d'excessives sévérités et des dédains cruels, souvent motivés par des considérations philosophiques, ont exécuté de purs chefs-d'œuvre; la guerre détestée et détestable, qui plonge les mères dans le deuil, *bella matribus detestata*, qui arrête les progrès de l'esprit humain et « les fige dans des caillots de sang », a eu souvent de très glorieux interprètes.

D'ailleurs, comme le dit fort bien M. Arsène Alexandre dans son intéressant ouvrage sur la peinture militaire, une inondation, une épidémie, un naufrage sont aussi de grands malheurs, et cependant leur représentation a donné naissance à des œuvres d'art qui comptent parmi les plus belles.

Il n'est pas de pays où la peinture militaire ait été plus en honneur que chez nous, et il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil sur le livre d'or où brillent les noms des artistes qui l'ont, le plus glorieusement, illustrée.

Voici la période comprise entre le règne de Louis XIII et la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, avec les noms de Jacques Callot, l'admirable graveur lorrain, l'auteur du *Siège de Saint-Martin-de-Ré*, du *Combat de Veillane*, du *Siège de la Rochelle* et de la fameuse série : *Les misères et les malheurs de la guerre*, d'un pittoresque si remuant, si dramatique, et dont chaque scène, traitée cependant dans des proportions quasi microscopiques, forme un tableau complet; *Lebrun*, le pompeux historiographe du Roi-Soleil, l'Annibal Carrache du XVII<sup>e</sup> siècle. Puis voici l'école topographique avec *Van der Meulen* et *Martin des batailles*; l'école réaliste avec *Jacques Courtois* dit le Bourguignon et *Joseph Parrocel*.

La peinture militaire au XVIII<sup>e</sup> siècle a pour principaux interprètes *Charles Parrocel*, *Loutherbourg*, *Pierre Lenfant*, et ce mystérieux *Van Blaremborgh*, sur l'origine et la vie duquel nous n'avons pu trouver les moindres renseignements, même au prix de très consciencieuses investigations à travers les bibliothèques d'art les plus riches. Et cependant il méritait vraiment quelques lignes biographiques, cet étonnant artiste « ce Meissonier avant la lettre », si précis et si consciencieux, qu'on pourrait presque étudier à la loupe ses nombreuses gouaches exposées au musée de Versailles, et où se trouvent décrits avec la plus minutieuse sincérité les principaux événements militaires qui s'écoulèrent de 1770 à 1790.

Voici la période révolutionnaire avec *Swobach* et *Duplessi-Bertaux*, dessinateurs et graveurs habiles, mais un peu froids, qui ont fixé dans de jolies vignettes les héroïques faits d'armes de la Révolution.

Le Premier Empire, et il ne pouvait en être autrement, voit s'épanouir dans toute sa gloire la peinture militaire avec *David*, *Taunay*, *Girodet*, *Gérard*, *Carle Vernet*, *Gros*, *Géricault*, *Charlet*, *Raffet*, *Bellange*... Et combien d'autres qui célébreront encore dans la suite des temps les exploits du grand Capitaine, comme *Lebrun*, *Delacroix*... ont célébré *Alexandre* et *Trajan*!

*Horace Vernet* « ce militaire qui faisait de la peinture » peignit des sujets empruntés à la Révolution et à la fin de l'Empire, comme la *Bataille de Jemmapes* et la *Barrière de Clichy*... cette dernière toile, une de ses meilleures assurément, figure au musée du Louvre. Sous la Restauration, quoique bonapartiste militant, il ne se refuse pas à glorifier les succès des armées françaises en Afrique, et c'est de cette époque que datent les toiles qui rendirent alors son nom si populaire, et dont l'aspect est aujourd'hui d'une si attristante banalité; le *Siège de Constantine*, l'*Assaut de Constantine*, le *Col de Mouzaïa*, la *Prise de la Smalah d'Abd-el-Kader*, sorte de panorama en long, toile curieuse, pleine de mouvement et de bruit, mais dont l'ensemble est noyé dans un métier mince, fluide, monotone.

Sous le Second Empire la liste des peintres militaires est également brillante, et nous y voyons en première ligne les noms d'*Eugène*

*Lami*, qui ne fut pas seulement un aquarelliste mondain et le joyeux collaborateur d'*Henri Monnier*, mais aussi un peintre grave qui trouva parfois de très belles inspirations dans la sombre poésie de la guerre, comme l'attestent ses toiles militaires intitulées : *Wattignies*, *Cassano*, *Maestricht*, *Hondschoote*... Les deux tableaux de *Wattignies* et *d'Hondschoote* doivent être certainement rangés parmi les meilleures peintures du musée de Versailles; *Meissonier*, l'immortel auteur de *1814* et de *Solférino*, *Ad. Yvon*, dont la *Prise de Malakoff* obtint jadis un si retentissant succès et qui est vraiment toute pleine du bruit de la guerre. Peinture bien faite pour les foules, qui apprécient surtout les détails fortement accusés et s'embarrassent peu des subtilités esthétiques.—*Philippoteaux* dont les toiles militaires sont innombrables, mais qui, phénomène assez singulier, trouva son plus grand succès dans la peinture d'un sujet emprunté à l'histoire du passé : *Louis XV visitant le champ de bataille de Fontenoy*; — mentionnons aussi les panoramas de *Langlois*, et les tableaux si correctement habillés de *Protais*, ce guitariste mélancolique de la guerre.

L'Année terrible, avec son cortège d'épreuves, produisit une douloureuse et forte impression sur quelques artistes de talent qui furent aussi des combattants de cette sombre époque. On peut dire que c'est dans les tragiques spectacles de l'invasion qu'*Alphonse de Neuville* et *Edouard Detaille* sentirent se former définitivement leurs âmes d'artistes et grandir leur génie. C'est dans la sanglante vision de nos désastres que s'affirma irrévocablement leur vocation et depuis la guerre ils ne peignirent que des tableaux de batailles et des épisodes de la vie militaire, représentant l'un, avec une rare puissance, avec une émotion dramatique communicative, notre armée écrasée, l'autre avec une verve toute française notre armée renaissante. On a pu dire que *A. de Neuville*, avec son tempérament fougueux, emporté et d'une violence parfois un peu vague, fut le peintre inspiré de la défaite, l'autre, avec son art si précis, si contenu, mais toujours si remarquablement vivant, est le peintre de l'espérance.

C'est, sans contredit, par *Alphonse de Neuville* et *Edouard Detaille* que les cruels événements de la dernière grande guerre ont été le mieux rendus, et jamais peintres militaires n'exprimèrent avec plus de vérité et de pittoresque, dans un dessin savant et serré, insouciant et heurté, la physionomie du soldat français. Ce sont deux chefs incontestés d'une nouvelle école de peinture militaire, école essentiellement vivante, d'un réalisme poignant, et qui cherche à exprimer la grandeur de son idéal par le tragique du détail et l'intimité du drame, comme *Tolstoï* dans la *Guerre et la Paix*, comme *Zola* dans la *Débâcle*. Nous voici bien loin des pompeuses mêlées de *Lebrun*, des charges de cavalerie mathématiquement réglées par le topographique *Van der Meulen*, voire même des éclatantes compositions de *Gros* où souvent, obéissant aux lois impérieuses de la commande officielle, l'illustre peintre dissimule à dessein l'héroïque agonie de l'humble soldat derrière les éblouissantes broderies et les panaches de l'état-major.

La peinture militaire, dans une évolution bien caractérisée, après avoir été tour à tour pompeuse, officielle, romanesque, classique... tend visiblement à représenter aujourd'hui la vie réelle en cherchant à s'unir à la peinture de mœurs. Elle s'est démocratisée, comme l'armée elle-même, et cela sans rien perdre de sa grandeur et de sa couleur épique.

Nous manquerions à nos devoirs en ne mentionnant que de *Neuville* et *Detaille* parmi les artistes de talent qui ont illustré ce genre depuis une vingtaine d'années; à côté d'eux, sous leur chaude influence, a grandi toute une légion de peintres militaires que la vie du soldat passionne, qui le suivent pas à pas à travers tous les détails de sa vie de labeur patriotique ou de joyeuse insouciance, se préparant par une étude continue de leur intéressant sujet à la glorieuse mission d'exprimer plus tard, nous l'espérons bien, sur des toiles dont la vue réjouira nos yeux et nos cœurs, autre chose que la sombre et douloureuse poésie de la défaite. Citons les noms de *Régamey*, un maître, qui mourut plein de jeunesse, *Aimé Morot* et *Roll*, qui à la vérité, ne sont peintres du soldat que d'une façon trop intermittente, mais dont les toiles militaires : *Rezonville*, *Reichshoffen*... la *Guerre*... resteront comme les pages les plus émouvantes écrites de nos jours sur ce lugubre et terrible sujet... *Georges Bertrand*, l'auteur inspiré de *Patrie* (musée du Luxembourg); *Dupray*, le peintre humoristique du loustic



de caserne, Berne-Bellecour, l'auteur du *Coup de canon*; Delahaye, Sergent, Boutigny, Gardette... qui ont vivement brossé quelques sujets empruntés à la guerre franco-allemande et destinés à orner les salles d'honneur des régiments; Couturier, le peintre de l'école du tambour et de nos braves *Mathurins*, Jeanniot, qui dans sa vie d'officier, apprit à connaître le soldat dont il rend, mieux que personne, avec un talent si spirituel et original, le geste, l'attitude et la physiologie; Grolleron, un des meilleurs parmi les peintres de la vie familière du soldat; Bloch et Le Blant, les peintres des chouans des guerres de Vendée; Chaperon, un excellent élève de Detaille; Marchetti dont le talent si vibrant se révèle chaque jour davantage, et dont les belles aquarelles qui figurent dans les *Recits de Guerre*, de Ludovic Halévy, rappellent les si vivantes compositions de Neuville; Loustaunau, Marius Roy, dont le talent si personnel est fort bien représenté par les deux types de soldats qui figurent dans ce numéro du *Figaro illustré*.



Que de noms omis dans cette courte et rapide nomenclature où

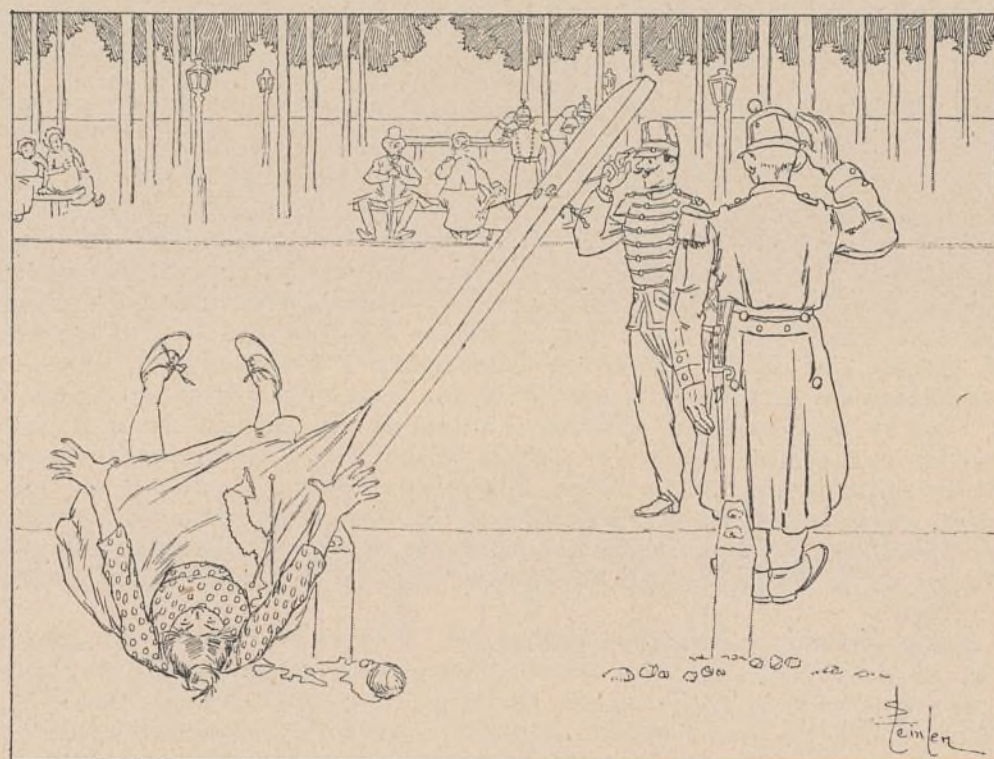
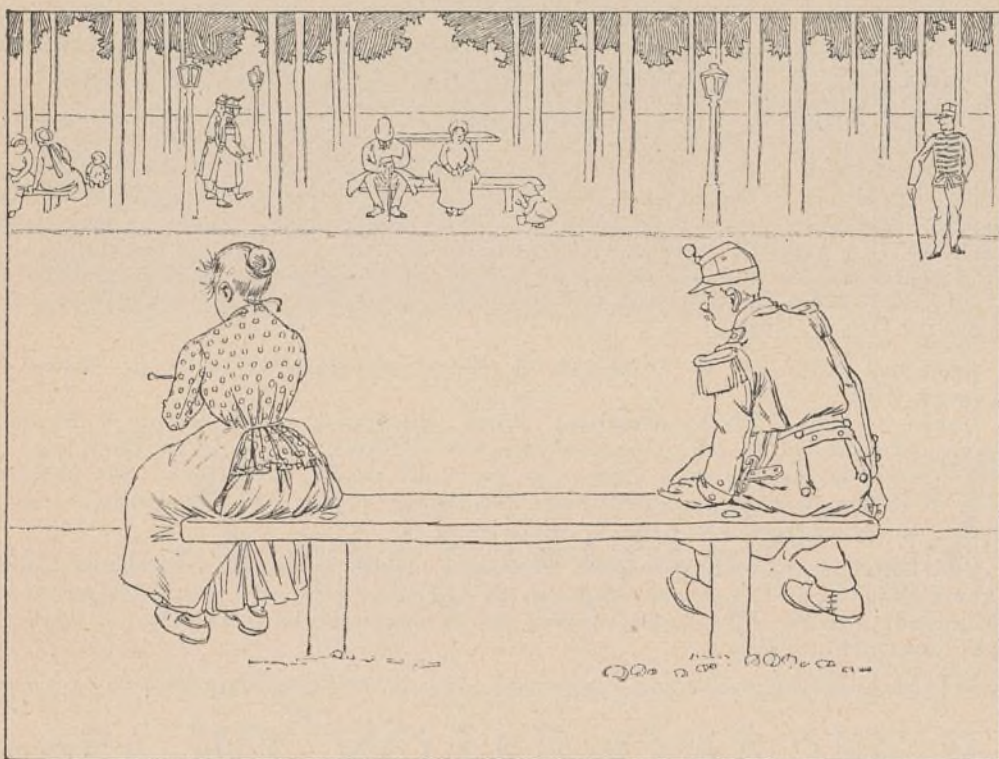
nous avons eu la présomptueuse intention d'esquisser l'historique de notre peinture militaire depuis la fin du XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, et de faire comme une sorte de préface à ce numéro tout entier consacré au soldat français! Noms qui mériteraient peut-être d'être aujourd'hui cités, bien que mis à peine encore en lumière par des essais pleins de brillantes promesses. Mais nous aurons sans doute un jour l'occasion de nous faire pardonner cette omission volontaire, causée par la nécessité de ne pas dépasser les limites de notre courte chronique.

La peinture militaire n'eut jamais chez nous d'interprètes plus nombreux, plus émus, d'un individualisme plus indépendant qu'aujourd'hui. Les moindres faits des inéluctables batailles du prochain avenir seront transmis aux âges futurs par de véritables historiens du pinceau, avides de réalité, initiés par les jeunes maîtres que nous avons déjà nommés, au culte passionnant de l'épisode, du drame intime, où l'on trouve bien plus que dans l'aspect panoramique du combat la peinture philosophique de la guerre. Puissent-ils, cette fois, n'avoir à exercer leur talent que dans la glorification du succès si mérité, de nos armes!

ARMAND DAYOT.

## SALUT MILITAIRE

PAR STEINLEN



## NOS GRAVURES

Loustaunau, Marius Roy, Paul Grolleron, Alexandre Bloch ont contribué brillamment à illustrer le présent numéro.

Le *Trompette de chasseurs d'Afrique* de Loustaunau qui, sur la couverture, lance son appel au milieu du camp, est un type parfait du vieux cavalier bronzé au soleil d'Afrique et qui en a vu de rudes.

Le *Zouave* de Marius Roy a quitté l'Algérie, sa terre classique; nous sommes en 1870, il a été rappelé pour défendre le sol de la patrie; dans le cantonnement d'un village de la frontière de l'Est, il a conservé sa fière allure, son paquetage traditionnel, et la crâne inclinaison de sa chechia: ce n'est peut-être pas un parfait honnête homme, et il doit avoir des idées très larges sur la propriété des volailles et des bouteilles de vin, mais dans la mêlée, ce doit être un lion.

Le *Forbach, 1870*, de M. Alexandre Bloch, rappelle un des épisodes du début de la guerre de 1870, dont un brave Alsacien, le soldat Krœuter, fut le héros.

L'ouvrage intitulé « Français et Allemands » mentionne dans ces termes la belle conduite du soldat Krœuter:

« ... Peu après, comme il est en joue, une troisième balle vient le frapper à l'épaule. Cette fois, le vaillant Alsacien se fâche tout rouge et se relevant, s'écrie: « Ah ça! on tire donc toujours sur le même ici! »

Ceux de nos lecteurs qui ont remarqué, au Salon dernier, le tableau de M. Bloch, seront certainement heureux d'en retrouver ici la fidèle reproduction en couleurs.

Enfin Paul Grolleron, continuant la série de ses sujets militaires que nos lecteurs ont accueillis avec tant de sympathie, nous montre un officier, grimpé au haut d'une échelle, cherchant l'ennemi qui va attaquer le village dont il a la garde. Cette scène si simple est cependant d'un puissant effet dramatique.

L.

## Les Livres

Nous constatons, le mois dernier, le prodigieux succès du nouvel ouvrage de M. Emile Zola, *La Débâcle*, dont les éditions continuent à s'enlever avec le même entrain que le jour de son apparition.

A côté du livre de notre grand romancier français, il est intéressant de signaler aujourd'hui celui d'un allemand, M. Théodore Fontane, traduit par M. T. de Wyzewa, *Souvenirs d'un prisonnier de guerre allemand en 1870*, paru chez Perrin et Cie, ayant trait — son titre l'indique — aux mêmes événements. L'auteur, un des romanciers les plus féconds de l'Allemagne, suivait l'armée d'occupation en qualité de correspondant de journaux lorsqu'il fut arrêté comme espion. Ce sont les impressions recueillies au cours de sa longue captivité en France qu'il a réunies sous forme de souvenirs. Contre toute attente,

dans ces récits d'un voyage forcé dans notre pays, l'auteur se montre très philosophe, optimiste même, et toujours préoccupé d'une idée dominante — dont il faut lui savoir gré — la plus parfaite impartialité. Pour s'en rendre compte il suffit de lire sa réponse à ses compagnons de captivité, alors que libérés, ceux-ci l'engageaient à entreprendre dans les journaux allemands une campagne contre la mauvaise façon dont ils avaient été traités chez nous: « Je déclarai, écrit M. Fontane, que je n'en ferais rien, et je leur exposai que c'était une pure fantaisie de se figurer que les prisonniers français étaient très heureux en Allemagne, tandis que les prisonniers allemands seraient très malheureux en France. En fin de compte, ce qu'il y a de plus dur, c'est d'être prisonnier. » La conclusion de M. Théodore Fontane est, on le voit, empreinte d'une philosophie quelque peu parisienne pour un allemand.

Deux récits de François Coppée, *On rend l'argent* et *Curé de misère*, forment un nouveau volume de la collection Guillaume et Lemerre, intitulé *Les vrais riches*. Coppée, particularité notable, n'est natif ni du Quercy, ni de Gascogne, ni de Provence, pays qui fournissent aujourd'hui la plupart des littérateurs français: il est Parisien et excelle à peindre la vie intime, les misères et l'état d'âme de ses concitoyens; on en pourra juger en lisant ces deux exquises nouvelles.

Marhold, ce jeune artiste qui a déjà conquis une des premières places dans l'art si difficile de l'illustration, a orné ce volume d'une série de dessins dont l'exécution aussi large qu'habile ne souffre pas de la réduction imposée par le format exigü de la collection Guillaume. Nos lecteurs pourront prochainement apprécier dans le *Figaro Illustré* le talent de M. Marhold.

Pour occuper les loisirs forcés que créent les longues stations sur les plages ou dans les villes d'eaux, la vitrine de Calmann-Lévy offre un choix des plus complets et des plus variés de lectures intéressantes. *Les parisiennes*, par E.-A. Spoll, qui comprend une série d'esquisses finement observées, *L'affaire Allard*, par Dack May, étude psychologique à la fois émouvante et dramatique; puis un roman de Théodore Cahu, *Combats d'amants*. Préfère-t-on une lecture plus sérieuse? Voici l'*Essai sur l'histoire de l'administration de la Marine en France, 1689-1792*, par Lambert de Saint-Croix, et la très curieuse étude de M. Victor du Bled sur *la Société française avant et après 1789*, remplie de détails inédits sur la période révolutionnaire.

Est-il bien nécessaire de parler aujourd'hui des *Contes à la Reine*, les jolies poésies de M. Robert de Bonnières? La difficulté qu'on éprouve à s'en procurer un exemplaire chez Ollendorff prouve suffisamment que notre éloge arriverait un peu tard. Il y a beau jour que ce livre, écrit avec délicatesse et simplicité, clair de style, parfait dans la forme, a pris sa place dans les bibliothèques des amateurs de poésie pure dans l'acception la plus complète du mot.

Lucienne, le pseudonyme derrière lequel s'abrite l'auteur des *Dialogues des Courtisanes*, que publie la même librairie, continue à intriguer tous ceux qui lisent cette psychologie — une des plus fines qui aient été tentées — de celles que Barrière — bien à tort à plusieurs points de vue — surnommait les « Filles de marbre ». Lucienne? Est-ce un homme? Est-ce une femme? Les paris sont ouverts; et chacun d'acheter les fameux *Dialogues* pour essayer de percer le mystère dont s'entoure leur auteur.

A la bibliothèque Charpentier, sous le titre *Les petits Martyrs*,



M. Georges Berry, Conseiller municipal du 9<sup>e</sup> arrondissement, a publié un éloquent plaidoyer en faveur des malheureux petits êtres exploités par des parents indignes, transformés en véritables bourreaux. Puissent la vigoureuse protestation de M. Berry et l'appel ému de M. Jules Simon qui a écrit la préface de cette plaquette, attirer au plus vite la répression la plus sévère sur des actes qui sont une honte pour l'humanité et notre civilisation.

A la même librairie, la *Vie politique à l'étranger*, sous la direction de M. Ernest Lavisse avec une préface de M. Leroy-Beaulieu, nous expose l'état politique de la France vis-à-vis de la Russie et du Pape. Signalons aussi une très curieuse publication de M. Paul Ginisty, *l'Année littéraire*, consacrée à l'examen des œuvres littéraires parues en 1891, accompagnée d'une préface d'Anatole France, et deux romans, *l'Inespérée* et *Jicca*, qui ont également réussi.

Le bagage des publications nouvelles de la Maison Hachette et Cie n'est pas moins considérable que celui des autres maisons d'édition. On trouve d'abord, dans la collection des grands écrivains, une remarquable étude sur Rabelais par M. René Millet qui nous fait connaître non seulement l'homme, mais encore le stylist, son œuvre, sa doctrine et son influence. C'est ensuite une nouvelle édition, revue et complétée des *Souvenirs littéraires*, de M. Maxime du Camp. L'éminent académicien qui fut en relations avec les écrivains les plus considérables du second Empire, y parle tour à tour de Bouilhet, Gustave Flaubert, Baudelaire, Théophile Gautier, Gérard de Nerval, de Cremenin, etc., etc. Citons aussi le *Journal d'un sous-officier*, dans lequel M. Amédée Delorme, engagé volontaire de 1870, relate tous les menus faits de sa courte carrière militaire. Le volume est orné de jolies illustrations de Vogel. Enfin dans le rayon des romans, le *Mirage*, par Louis Enault, et la *Méprise d'un célibataire*, traduit de l'anglais par Marie Deschamps.



A l'époque des bains de mer, la librairie Plon et Nourrit a pris l'habitude d'éditer quelque album de circonstance. Cette année, elle a chargé le dessinateur Antony Mars d'initier le lecteur aux charmes des rivages Normands et du Nord. Son album *Sable et Galet*, est un recueil de croquis — en partie coloriés — qui reproduit avec l'humour spécial à l'artiste, les types des multiples habitués qu'on coudoie sur les plages qui se succèdent de Cherbourg à Dunkerque. Ceux qui demeurent insensibles à la mer et à ses horizons, liront avec plaisir *A l'entrée de la vie*, le nouveau roman de M. Ernest Daudet, qui raconte les terribles épreuves qu'une jeune fille doit surmonter pour goûter enfin le parfait bonheur. Signalons encore les *Récits et Nouvelles*, extraits par Henry Gréville, et le troisième et dernier volume des *Mémoires et souvenirs du baron Hyde de Neuville* qui fut mêlé aux affaires de la Restauration et lié avec tous les hommes politiques de ce temps.

Dans *France et Belgique*, publié par May et Motteroz, on a réuni avec un soin méticuleux les lettres écrites par Victor Hugo au cours de voyages qu'il fit en France et en Belgique pendant les années 1834, 1835 et 1836. Le grand poète y dépeint — avec l'art merveilleux qu'on lui connaît — toutes les beautés naturelles et artificielles qui défilent devant ses yeux au cours de ses pérégrinations.

Beaucoup plus modeste, comme bien on pense, et de visées moins hautes est le *Guide-Album du touriste*, de Constant de Tours qui, dans *Vingt jours en Bretagne*, conduit, en excellent cicérone, ses lecteurs de Saint-Malo à Brest. Le livre est illustré par l'auteur lui-même.

M. Ernest Pinard, l'ancien ministre de Napoléon III a fait paraître chez Dentu le second volume de *Mon Journal*, qui comprend tous les événements qui se sont produits depuis 1869 jusqu'à la proclamation de la République. Etant donnée la personnalité de M. Ernest Pinard, *Mon Journal* constitue un de ces documents précieux dont l'importance n'échappera à personne.

A côté d'une étude de M. Julien Tiersot sur *Rouget de Lisle, sa vie et son œuvre*, M. Gerspach a publié chez Delagrave une importante monographie de *La manufacture des Gobelins*, dont il est depuis de longues années l'administrateur. Par sa compétence bien connue dans les arts de la décoration, aussi par sa fonction administrative, M. Gerspach était mieux que quiconque qualifié pour traiter le sujet; il l'a fait à souhait, et ajoutons-le, avec une grande indépendance d'opinion.

Pour terminer, notons au hasard de la plume les livres nouveaux parus ici et là. Chez Savine, *De Jérusalem à Constantinople*, une relation de voyage de M. Lucien Trotignon; un volume de vers, *Contrastes et Charbons roses*, de M. Dimokydes, un jeune poète grec, et les *Charges héroïques*, par M. Georges Bastard, un beau et bon livre tout à la gloire de notre armée. Chez Kolb, *Bichette*, par Auguste Germani, une histoire remplie de détails curieux sur la vie de coulisses et le monde des théâtres. A la Librairie Illustrée, les *Histoires extravagantes* d'Armand Sylvestre, recommandées spécialement aux spleeniques. Chez Flammarion, *Le duel à travers les âges*, de M. Gabriel Letainturier-Fradin, un ouvrage auquel de tristes événements récents donnent un surcroît d'intérêt, et le dernier livre de M. Pierre de Lano, le *Journal d'un vaincu*, édité par Victor Havard, qui remet en scène les terribles épisodes de la Commune.

Cette longue nomenclature rassurera certainement les amateurs de lecture. Si variés que puissent être leurs goûts, si grands que soient leurs appétits, la diversité et l'accroissement constant de la production littéraire sont de nature à satisfaire les uns et les autres.

R. M.

\*\*\*\*\*

## CHEMINS DE FER DE L'OUEST

### BAINS DE MER

De PARIS aux Stations balnéaires et thermales suivantes :

1<sup>er</sup> Billets d'aller et retour individuels valables pendant 4 jours.

Aller : le Vendredi, le Samedi ou le Dimanche.

Retour : le Dimanche ou le Lundi seulement.

Exceptionnellement, ces billets sont valables le Jeudi par les trains partant de Paris dès 6 h. 30 du soir.

De Paris aux gares suivantes :

Dieppe (Criel, Pays, Pourville, Berneval) : 1<sup>re</sup> classe, 27 fr. ; 2<sup>e</sup> classe, 20 fr. — Le Tréport (Mers) : 1<sup>re</sup> classe, 30 fr. ; 2<sup>e</sup> classe, 21 fr. — Cany (Veul-lottes, les Petites-Dalles, Saint-Valéry-en-Caux (Veules). Le Havre (Sainte-Adresse, Bruneval). Fécamp, Les Ifs (Yport, Etretat). Trouville-Deauville, Villers-sur-Mer, Honfleur, Caen : 1<sup>re</sup> classe, 30 fr. ; 2<sup>e</sup> classe, 22 fr. — Cabourg (le Home-Varaville). Dives, Beuzeval (Houlgate) : 1<sup>re</sup> classe, 33 fr. ; 2<sup>e</sup> classe, 24 fr. — Luc, Lion-sur-Mer, Langrune; prix pour le parcours total : 1<sup>re</sup> classe, 34 fr. ; 2<sup>e</sup> classe, 25 fr. — Saint-Aubin, Bernières, Courseulles (Ver-sur-Mer); prix pour le par-

cours total : 1<sup>re</sup> classe, 35 fr. ; 2<sup>e</sup> classe, 26 fr. — Bayeux (Arromanches, Asnelles), etc. : 1<sup>re</sup> classe, 36 fr. ; 2<sup>e</sup> classe, 27 fr. — Isigny (Grandcamp, Sainte-Marie-du-Mont) : 1<sup>re</sup> classe, 40 fr. ; 2<sup>e</sup> classe, 30 fr. — Montebourg et Valognes (Saint-Vaast de la Hougue, Quinéville) : 1<sup>re</sup> classe, 45 fr. ; 2<sup>e</sup> classe, 34 fr. — Cherbourg, Port-Bail et Carteret, Coutances (Agon, Coutainville, Régnville) : 1<sup>re</sup> classe, 50 fr. ; 2<sup>e</sup> classe, 37 fr. — Granville (Saint-Pair, Donville) : 1<sup>re</sup> classe, 45 fr. ; 2<sup>e</sup> classe, 34 fr.

Eaux thermales. — Bagnoles de l'Orne, par Briouze : 1<sup>re</sup> classe, 40 fr. ; 2<sup>e</sup> classe, 30 fr. — Forges-les-Eaux (Seine-Inférieure) : 1<sup>re</sup> classe, 19 fr. ; 2<sup>e</sup> classe, 14 fr.

2<sup>e</sup> Billets d'aller et retour individuels valables pendant 33 jours.

(Jour de la délivrance non compris)

Bayeux, Isigny-sur-Mer, Montebourg et Valognes, Cherbourg, Port-Bail et Carteret, Coutances, Granville, Saint-Malo-Saint-Servan (Paramé, Rothéneuf, Cancale, par gare de la Gouesnière-Cancale), Dinard (Saint-Enogat, Saint-Lunaire, Saint-Briac, Lancieux : 1<sup>re</sup> cl., 56 fr. ; 2<sup>e</sup> cl., 37 fr. 80.

Lamballe (Plénuef, Le Val-André, Erquy, La Garde-Saint-Cast, Saint-Jacut-de-la-Mer, par la gare de Plancoët) : 1<sup>re</sup> cl. 59 fr. 40; 2<sup>e</sup> cl. 40 fr. 10. Saint-Brieuc (Portrieux, Saint-Quay) : 1<sup>re</sup> cl. 62 fr. 10; 2<sup>e</sup> cl. 41 fr. 90. Lannion (Perros-Guirec) : 1<sup>re</sup> cl. 71 fr. 90; 2<sup>e</sup> cl. 48 fr. 55. Morlaix (Saint-Jean-du-Doigt) : 1<sup>re</sup> cl. 73 fr. 90; 2<sup>e</sup> cl. 49 fr. 90. Saint-Pol-de-Léon : 1<sup>re</sup> cl. 76 fr. 90; 2<sup>e</sup> cl. 51 fr. 90. Roscoff (Île de Batz) : 1<sup>re</sup> cl. 77 fr. 70; 2<sup>e</sup> cl. 52 fr. 45. Brest : 1<sup>re</sup> cl. 82 fr. ; 2<sup>e</sup> cl. 55 fr. 35. Saint-Nazaire : 1<sup>re</sup> cl. 59 fr. 70; 2<sup>e</sup> cl. 40 fr. 30.

Nota. — Les billets de 33 jours peuvent être prolongés une ou deux fois de 30 jours, moyennant le paiement, pour chacune de ces périodes, d'un supplément égal à 10 % du prix du billet.

## CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

### EXCURSIONS

En Touraine, aux Châteaux des Bords de la Loire, et aux Stations Balnéaires de la ligne de Saint-Nazaire au Croisic et à Guérande.

Premier Itinéraire. — 1<sup>re</sup> classe, 86 francs ; 2<sup>e</sup> classe, 63 francs. — Durée : 30 jours.

Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonceaux, et retour à Tours, Loches, et retour à Tours, Langeais, Saumur, Angers, Nantes, Saint-Nazaire, Le Croisic, Guérande, et retour à Paris, via Blois ou Vendôme, ou par Angers, via Chartres, sans arrêt sur le réseau de l'Ouest.

La durée de validité de ces billets peut être prolongée une, deux ou trois fois de 10 jours, moyennant paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 0/0 du prix du Billet.

Deuxième Itinéraire. — 1<sup>re</sup> classe, 54 francs ; 2<sup>e</sup> classe, 41 francs. — Durée : 15 jours.

Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonceaux, et retour à Tours, Loches, et retour à Tours, Langeais, et retour à Paris, via Blois ou Vendôme.

En outre, il est délivré à toutes les gares du réseau d'Orléans, des Billets aller et retour réduits de 25 0/0 pour des points situés sur l'itinéraire à parcourir, et vice-versa.

Ces Billets sont délivrés toute l'année, à Paris, à la gare d'Orléans (quai d'Austerlitz) et aux bureaux-succursales de la Compagnie, et à toutes les gares et stations du réseau d'Orléans, pourvu que la demande en soit faite au moins trois jours à l'avance.

\*\*\*\*\*

## LE FIGARO-SALON DE 1892

PAR CHARLES YRIARTE

### Cent reproductions en phototypogravure

Des principales œuvres de l'exposition de la Société des artistes français (Champs-Élysées) et de la Société nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars).

PRIX DU FASCICULE : 2 FRANCS

Les six fascicules : 12 fr. Relié en toile vert d'eau : 15 f. 50

En vente chez tous les libraires et à l'hôtel du Figaro.

\*\*\*\*\*

Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le Figaro Illustré sont sa propriété exclusive.

Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.

## ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du Figaro, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue de Provence.

S'adresser également à M. Hazard pour se procurer des exemplaires des fascicules précédemment parus.

\*\*\*\*\*

## ABONNEMENTS D'ÉTÉ

Un grand nombre de nos acheteurs nous informent de la difficulté qu'ils éprouvent à se procurer le Figaro Illustré dans les villes d'eaux.

Pour répondre à leur désir, nous créons un service spécial d'abonnement pour les stations balnéaires, aux conditions suivantes :

Abonnements de trois mois :

France. . . . . 9 fr. | Étranger. . . . 40 fr. 50

Les demandes d'abonnement peuvent être adressées à M. l'administrateur du Figaro, 26, rue Drouot, ou à M. Hazard, 8 rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Cie, Asnières.

\*\*\*\*\*





LA CONFÉRENCE DU COLONEL

# Voyages Topographiques

DE L'ÉCOLE DE GUERRE

PAR A. QUESNAY DE BEAUREPAIRE

DANS la gare de l'Est, ensoleillée par une belle matinée du mois de juin, des officiers de toutes armes se pressent devant le guichet où sont délivrés les billets pour le rapide de 8 h. 15. Jeunes, de tournure élégante et corrects dans leur tenue de campagne; la sacoche porte-cartes en cuir verni, battant la cuisse droite comme une sabretache, indique que ces officiers appartiennent à l'École supérieure de Guerre.

Ce sont tous des capitaines ou des lieutenants, ainsi que l'affirment les trois ou deux galons de leurs képis, mais beaucoup paraissent si jeunes qu'il faut observer de près leurs insignes pour leur attribuer leurs grades.

Pendant que je monte l'escalier derrière un capitaine d'infanterie de marine, j'entends le cocher du fiacre qu'il vient de quitter dire avec une intonation admirative : « V'là un lapin qui a déjà fait du chemin pour son âge ! Que c'est joli d'être décoré et capitaine si jeune ! » Il est certain, qu'en raison de sa figure et de sa tournure, il est difficile d'attribuer plus de vingt ans à cet officier qui porte sur le spencer sombre de l'infanterie de marine la croix d'honneur à côté de la médaille du Tonkin.

Des valets de pied retirent de quelques élégantes voitures les cantines réglementaires de l'armée, qui portent à côté du numéro du régiment le nom et le grade de l'officier. On pourrait y lire souvent quelques-uns des plus grands noms de France.

Du fond capitoné d'un coupé, émerge une jolie tête de femme, pendant qu'une petite main s'agite au dehors pour adresser un dernier « à revoir » au mari qui s'éloigne. J'attribue avec les plus grandes chances de ne pas me tromper, cette qualification à l'officier qui reçoit ces démonstrations affectueuses, car je sais combien la mode et les tendances actuelles poussent aux jeunes ménages dans l'armée. Cependant, mon capitaine n'est peut-être qu'un ami tendrement aimé, dans tous les cas, je puis affirmer qu'il est un heureux mortel.

Tous ces officiers vont partir pour un voyage géographique, ainsi que l'indique son titre officiel, mais il est surtout topographique, puisqu'il a pour but de compléter par l'aspect du terrain, les études multiples qu'ils ont faites pendant l'année. Cette dénomination lui est attribuée pour le distinguer d'un autre voyage consacré aux levés à vue ou à l'aide d'instruments. Ils visiteront les champs de bataille du passé qu'ils connaissent seulement par les livres ou les cartes, et pourront émettre leurs idées et les discuter sur les lieux mêmes où se sont accomplis les événements.

Je ne m'occuperai pas des déductions qu'ils peuvent en tirer

pour de futures opérations dans des cas analogues. Ces appréciations n'entrent point dans mon programme.

J'ai particulièrement le désir de raconter mes impressions et mes souvenirs personnels de ces voyages qui m'ont reporté si agréablement vers ma jeunesse, en m'offrant l'image de cette vie de campagne chère à tous ceux qui l'ont connue.

Mes chevauchées avec ces jeunes officiers me rappelaient nos reconnaissances en Crimée dans la vallée du Belbeck et celles que nous faisions dans les plaines de la Lombardie pendant la campagne de 1859.

A ces époques si lointaines, nous étions bien peu d'officiers cheminant le crayon à la main; aujourd'hui, tous ceux qui m'entourent vont dessiner les sites intéressants pour leur instruction militaire. C'est la réalisation du rêve de toute ma vie, depuis le jour où l'expérience de la guerre m'a démontré la grande nécessité du dessin pour tous les officiers.

Les préoccupations de la vie matérielle tiennent forcément une place dans notre vie errante, et nous donnent en très petit l'image de ce qui se passe en campagne, mais elles constituent l'un des grands charmes de ces voyages qui sont loin d'apprendre à connaître la misère. Ce qui manque surtout dans ces reconnaissances en pays ami, c'est l'imprévu des coups de fusils des grand'gardes ennemies, les charges à fond de train sur les tirailleurs isolés, les escarmouches, ... enfin, les dangers grisants qui attirent les militaires et colorent leurs courses dans l'inconnu d'une poésie sauvage et électrisante.

Je veux dire aussi, combien ces jeunes officiers, si patriotes, si instruits et si travailleurs, ont versé de baume sur les cicatrices toujours ouvertes de mon cœur de soldat.

J'ai bon espoir, maintenant que j'ai vécu au milieu de ces hommes d'élite, qui veulent tout apprendre pour offrir à la patrie à l'heure du danger le contingent si efficace de leur savoir.

Les officiers de ma génération ont trop souffert pour oublier le passé en fixant leur regard sur l'avenir, mais ils peuvent se consoler quand ils voient entre quelles mains repose la préoccupation destinée de la France.

J'avais l'honneur d'accompagner les officiers à titre de professeur auxiliaire de topographie pour l'enseignement des vues perspectives et des panoramas.

Tout le monde sait que les officiers s'occupent de géographie et de topographie, et aussi que l'étude du terrain est certainement la plus importante de toutes celles que comporte l'instruction des



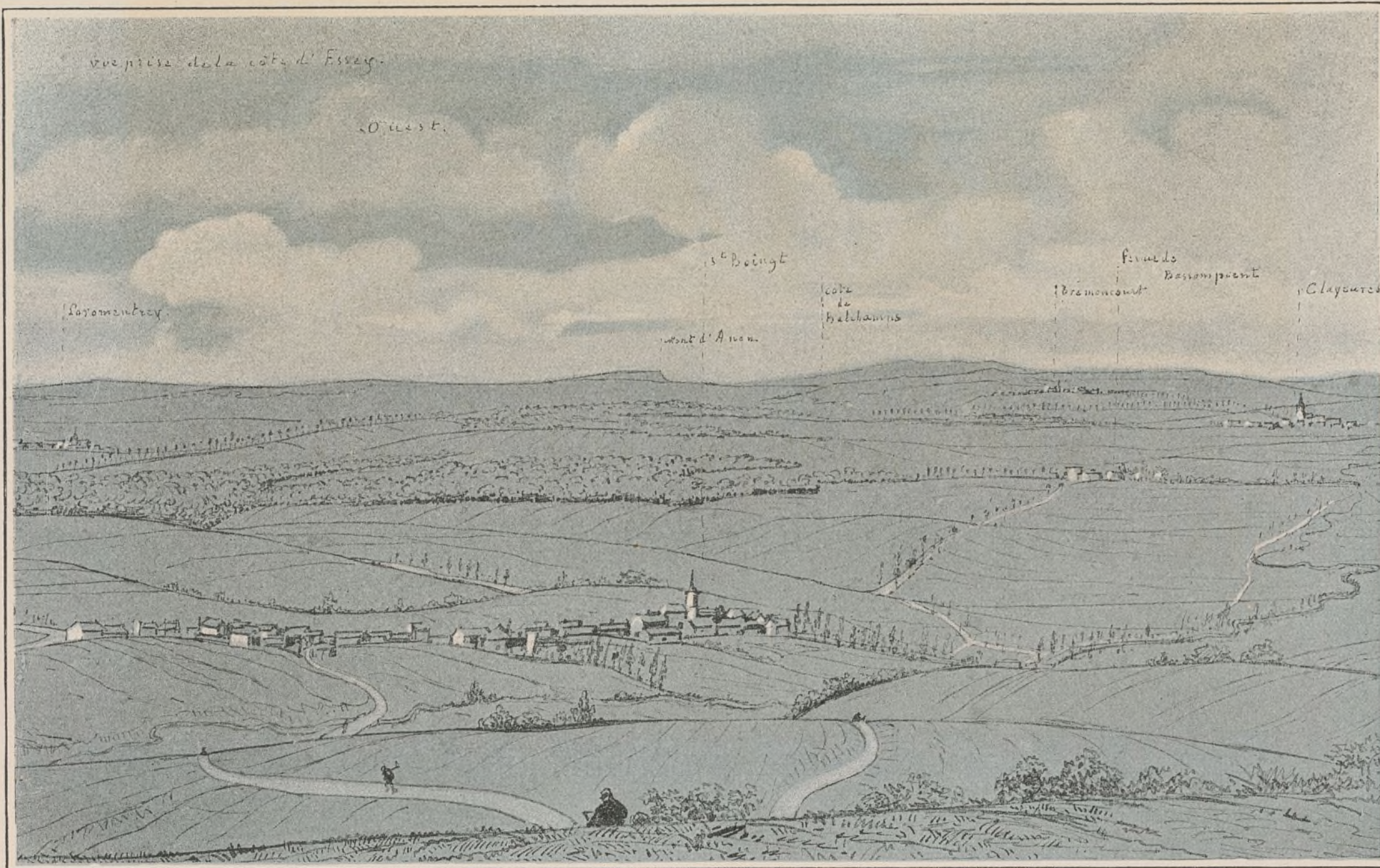
officiers; le plus simple bon sens l'indique puisqu'elle prépare toutes les conceptions de la tactique et de la stratégie.

De même je n'apprendrai rien à personne en disant que les bonnes cartes existant partout de nos jours, la topographie à vue est destinée à jouer un grand rôle dans les guerres de l'avenir, puisqu'elle permettra de compléter les renseignements que ne comporte aucune des échelles en usage.

Les vues perspectives et les grands panoramas des zones à étu-

dier peuvent donner tous les détails et les accidents de terrain qui ont toujours eu des conséquences imprévues pendant la guerre; il est évident pour tous les militaires que le commandement aura toujours un grand intérêt à recevoir, à la suite des reconnaissances qui précèdent de grands événements, le croquis exact du champ de bataille probable.

En raison des armes à longue portée, les zones deviendront impénétrables à de si grandes distances de l'ennemi, que les



VUE PERSPECTIVE ET PANORAMIQUE, D'APRÈS LES NOUVELLES MÉTHODES DE L'ÉCOLE DE GUERRE

reconnaissances ne pourront être faites que par des officiers agissant isolément et dissimulant par tous les moyens leur présence dans l'intérêt même de leur mission.

La solution de ce problème sera toujours possible pour l'officier dessinateur, n'ayant pour bagage qu'un carnet de poche rempli de papiers et quelques crayons de couleurs variées; il pourra se glisser partout et sera toujours certain que son moyen d'exécution ne lui fera pas défaut.

Aucun instrument, si portatif qu'il soit, ne sera d'un usage possible dans une infinité de conditions, car il nécessitera toujours son transport et sa mise en place pouvant éveiller l'attention des avant-postes de l'ennemi. Cet inconvénient est doublé de beaucoup d'autres, parmi lesquels le plus grave de tous: le temps contraire à ce genre d'opérations.

L'œil exercé d'un officier sera toujours sinon le plus parfait, du moins le plus pratique de tous les instruments et jamais un document photographique ou autre ne remplacera le croquis intelligent fait par un officier n'ayant pas d'autre préoccupation que de donner des renseignements exacts.

Le côté artistique ne devra y jouer qu'un rôle très secondaire, car le dessin militaire est un langage qui n'a aucun besoin d'être imagé; il sera toujours parfait si sa qualité dominante est la précision et la rigoureuse conservation d'une échelle librement choisie.

Les méthodes actuelles de dessin ont détruit fort heureusement les idées de la nécessité des aptitudes spéciales pour ce genre de travail; il est du domaine de tous les officiers, puisqu'il repose sur le raisonnement et la préoccupation exclusive de ne traduire que les motifs qui ont un intérêt militaire.

Les crayons de couleur n'ont pas d'autre but que d'écrire plus vite et plus lisiblement les cours d'eau, les routes, les lignes de culture, donnant les pentes des croupes, de traduire la nature et l'étendue des forêts sans que le dessinateur soit astreint à un crayonnage qui exige une certaine habileté et un temps que ne comporte pas la rapidité nécessaire de l'exécution.

Ma mission ayant été limitée à diriger l'étude des vues panoramiques et l'application de l'enseignement du dessin au service des reconnaissances, je crois pouvoir en parler sans soulever un coin du voile qui couvre le côté sérieux de ces voyages.

D'ailleurs, ne voulant rien écrire qui sorte de la note humoristique de mes croquis, je ne parlerai pas des moyens techni-

ques que je préconise pour l'exécution des dessins militaires.

La grande responsabilité que j'ai eu l'occasion d'assumer souvent pendant la guerre, surtout quand je servais dans un état-major, m'a amené à résoudre le problème de ne présenter à mon général que des croquis très justes pouvant lui donner des renseignements précis.

Toutes les méthodes seront bonnes quand elles conduiront à la même solution.

Jamais la grande utilité du dessin militaire n'a plus préoccupé que de nos jours, et c'est à juste titre; mais, à toutes les époques, les hommes compétents l'ont admise, et parmi les opinions émises, je veux citer celle que je trouve dans l'ouvrage du général de Brack « Service des avant-postes », publié en 1826.

« Il est aussi indispensable pour un officier de savoir dessiner que de savoir écrire; en effet: souvent avec deux lignes on dit plus et mieux qu'avec deux pages écrites, que quelques traits de crayon se font plus vite et plus facilement que ne se compose un rapport, et qu'ils assurent et classent bien mieux les détails de ce rapport que ne le font les souvenirs que l'on conserve d'une longue reconnaissance.

« Le dessin offre un immense avantage à la guerre: c'est d'habituer à regarder et à bien voir, à apprécier les distances et la nature des terrains, à rendre présent ce qu'on a vu, et surtout à juger de la possibilité de la vitesse et de l'à-propos des entreprises. »

Un grand nombre d'officiers généraux ont formulé de nos jours leur opinion d'une façon analogue, mais je dois dire qu'un colonel, issu de l'ancien corps d'état-major et dont le nom est connu de toute l'armée, a donné par ses remarquables travaux une grande impulsion au dessin militaire, c'est certainement grâce à lui que l'étude des panoramas et des vues perspectives tend à se généraliser dans l'armée.

J'ai eu personnellement la grande satisfaction de voir tous les officiers exécuter des vues perspectives, et beaucoup les ont traitées avec grand succès. Quelques-uns, après avoir essayé avec méfiance, ont pris goût à ce travail pour lequel ils ne se croyaient pas d'aptitudes et sont aujourd'hui des adeptes convaincus. J'espère que leur exemple en entraînera beaucoup d'autres.

Je vais rejoindre dans la gare mes compagnons de route dont les uniformes variés éclatent comme des notes charmantes au milieu des toilettes claires de jolies voyageuses.



Nous trouvons sur le quai du départ le commandant du détachement, le colonel N..., connu de tout le monde comme un

géographe des plus distingués et qu'affectionnent ses élèves et tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher.



A RÉMILLY : LE DÉPART

L'ancien corps d'état-major l'a classé parmi ses plus remarquables officiers, et l'Ecole supérieure de guerre, au premier rang de ses éminents professeurs.

Des ordres sont donnés pour que tous les officiers puissent profiter successivement du wagon-restaurant et les déjeuners réglés en trois fractions jusqu'à midi ; ceux qui ont faim dès neuf heures l'occupent immédiatement.

Les plus pressés n'ont pas eu la bonne fortune de voir arriver pour le déjeuner de onze heures quelques jolies actrices de Paris se rendant à Nancy pour une représentation extraordinaire. Elles sont entrées résolument pour prendre place parmi vingt et quelques officiers : elles savent qu'elles peuvent compter sur la courtoisie de ces jeunes gens appartenant tous au meilleur monde.

Moins bien renseigné, un Monsieur très blond qui devait être un Allemand et accompagnait une dame, n'a pu dissimuler sa stupéfaction et même sa mauvaise humeur en apercevant tous ces uniformes portés par des hommes aussi séduisants. Il est allé se blottir dans le coin d'une petite table d'angle et nous fait face pour que sa compagne, assise en vis-à-vis, ne puisse montrer à ces jeunes gens que sa nuque bien attachée reliant une chevelure fauve à d'opulentes épaules. Ces voyageurs se dirigent sur Strasbourg, les jolies actrices vont à Nancy, et nous à Sedan.

C'est à Rémyilly, à quelques kilomètres de Balan, que nous attendent les chevaux et les ordonnances. Notre temps d'arrêt de deux heures à Sedan permet aux officiers de voir le champ de bataille dont ils connaissent théoriquement tous les coins. Nous passons devant Bazeilles ! tristes souvenirs ! et spectacle navrant, bien fait pour rappeler, au début de ces voyages d'instruction, la grande mission confiée aux officiers de la génération qui monte.

Nous débutons par un village, et nous continuons par une série d'autres, car nous n'avons rien à faire dans les villes que nous ne touchons qu'au point de départ et au point d'arrivée.

Les billets de logement assurent le gîte à chacun, et dans les petites localités qui n'ont le plus souvent qu'une auberge, il serait impossible d'être logé autrement. L'imprévu de ces installations pour vingt-quatre heures a son côté pittoresque.

Dans un petit village qui a certaine prétention au titre de ville, puisqu'il a une boutique de modiste et un cabinet de banquier, je suis précisément envoyé chez les modistes.

Ces dames, qui comptent sur l'arrivée d'un jeune et brillant officier, ont fait un peu de toilette en son honneur... je vous laisse à juger de leur désappointement, quand je me suis présenté.

Un autre jour, j'habitais une ferme au milieu d'une nichée d'enfants : c'étaient mes compagnons habituels dans mes excursions artistiques, et souvent ils profitaient de l'occasion pour entraîner leurs oies dans mon voisinage. J'eus la mauvaise inspiration de

dessiner quelques-unes de ces volailles sur mon premier plan, car je provoquai, à mon grand étonnement, un torrent de larmes chez l'un de mes admirateurs qui s'enfuit en beuglant vers sa



mère. J'ai eu depuis l'explication de cette grande émotion : l'enfant avait révélé à travers ses sanglots que « le monsieur écrivait ses oies et que bien sûr les militaires allaient les prendre ! »

A quelque classe de la société qu'appartiennent les habitants



requis pour loger les officiers, ils nous témoignent tous la plus grande sympathie, en nous traitant de leur mieux. Parmi les offi-

ciers de ma génération ayant beaucoup voyagé, je compte des camarades qui ont été soignés avec le plus grand dévouement dans les



UN VILLAGE SUR LA FRONTIÈRE

maisons où les avaient amenés le hasard des billets de logement, et je n'ai pour mon compte à enregistrer que les meilleurs souvenirs des compatriotes qui m'ont logé.

Les officiers mangent ensemble dans une ou deux auberges quand une seule est insuffisante. Quant aux repas, ils sont le plus souvent copieux, arrosés dans l'Est d'un certain vin gris très agréable à boire pendant les chaleurs; mais la qualité des mets est très variable, et c'est le cas de dire qu'on mange au hasard de la fourchette.

Dans tous les cas, c'est toujours gaiement et si les omelettes sont brûlées et les poulets en fer blanc, c'est par de joyeux lazziis qu'on le constate.

On m'a dit que dans notre colonne se trouvent beaucoup d'officiers riches, il est probable qu'ils sont peu habitués à vivre de la sorte; mais on ne s'en douterait guère tant ils montrent de bonne humeur en présence des menus souvent détestables.

Les soirées ne se prolongent pas en route, car le réveil a lieu de bonne heure.

On part à quatre heures; les officiers sont informés qu'ils trouveront à trois heures et demie, dans ce même local où ils viennent de dîner, du café, du chocolat, et tout ce qu'ils désireront.

Les hôteliers savent, par expérience, que certains estomacs de jeunes gens ont de grandes exigences dès la pointe du jour.

Tel officier qui s'est inscrit pour une tasse de chocolat a successivement englouti des œufs, de la volaille froide, du saucisson et beaucoup d'autres choses. Tel est le premier déjeuner. La demi-heure qui précède le départ est consacrée à ce repas et aux

préparatifs de la séance d'études sur le terrain. Les officiers sortent de leur sacoche la fraction de carte qui va leur servir, l'examinent en commun et commencent leur orientation.

Si la pluie est à redouter, chacun protège sa carte à l'aide d'un petit cadre en corne transparente; pendant ce temps, les chevaux sont rangés devant la mairie. L'infatigable colonel, aussi bien doué pour l'énergie que pour la science, est toujours le premier au rendez-vous, ils s'est déjà assuré que tout est prêt pour partir à la minute prescrite, mais il ne s'inquiète jamais de ses officiers qui sont militairement exacts.

A quatre heures, les habitants matineux du village, et leurs femmes qui regardent à travers les persiennes, peuvent voir défiler les généraux de l'avenir.

Les officiers se rendent du point de départ à leur gîte d'étape par une infinité de chemins différents et par groupes de six ou huit, sous la direction du plus ancien capitaine de chaque groupe. De cette façon l'étude du terrain s'étendra sur toute une zone; chaque chef de groupe note ses observations et celles de ses compagnons de route, et tous les renseignements sont apportés et discutés en commun dans une salle de la mairie de l'étape à une heure déterminée.

Le colonel professeur préside cette conférence et toutes les idées nouvelles sont consignées chaque année de telle sorte que ces voyages constituent un enseignement mutuel.

Souvent, pendant le trajet, un rendez-vous est donné par le professeur, sur un piton dominant et favorable pour découvrir une grande étendue de pays. Chaque chef de groupe est respon-





sable de l'allure qui lui permettra d'arriver sur le point désigné à l'heure précisée par l'ordre.

C'est sur ce point que convergent tous les groupes isolés qui ont pris souvent de très longs détours : le colonel y fait une conférence en montrant aux officiers les positions tactiques et stratégiques dont il leur a parlé dans son cours, et y joint toutes les considérations militaires intéressantes.

C'est aussi sur ces pitons que les officiers mettent pied à terre

pour exécuter des vues panoramiques restreintes ou étendues. Généralement, afin de pouvoir utiliser toutes ces études partielles pour les cours de géographie, les officiers traduisent le terrain sur le même point avec une orientation différente. On peut arriver de cette façon à donner un panorama comprenant un tour entier d'horizon.

Il est évident que ce moyen d'avoir très rapidement un panorama complet en employant beaucoup de dessinateurs sur un



DANS L'ARGONNE : LE FOUR DE PARIS

même point, est très pratique et peut donner d'excellents résultats ; mais en ne perdant pas de vue la nécessité que la même échelle soit rigoureusement observée pour tous les dessins, qui devront être exécutés dans des conditions de perspective aussi identiques que possible ; il est même indispensable que tous les officiers connaissent théoriquement la solution exacte du problème qui se pose à cet égard.

Mais l'application n'en peut pas toujours être faite d'une façon rigoureuse pendant nos courtes haltes. J'ajouterai qu'un tour d'horizon pour les vues panoramiques devra toujours être confié à un dessinateur unique dans le cas où il sera nécessaire d'obtenir une grande précision. Nous pouvons consacrer plus de temps à nos travaux dans le voisinage des étapes, et nous dessinons généralement de trois à cinq heures. La conférence a lieu immédiatement après et se prolonge jusqu'à l'heure du dîner. La journée a été bien remplie, car le détachement n'arrive jamais à l'étape avant midi et souvent beaucoup plus tard.

Pendant notre première étape, nous avons longé le Chiers jusqu'à Margut, et déjeuné sur le piton voisin, qui domine tout le pays et nous permet de découvrir la frontière de Belgique.

Ce magnifique panorama était une compensation du détestable repas qui nous a été servi dans l'ermitage de Saint-Valfroy, par le frère chargé de la maigre cuisine des anachorètes. Huit heures de cheval et le grand air avaient singulièrement creusé les estomacs de tous ces jeunes gens et démontraient pour l'avenir la nécessité des acomptes avant le départ dans des cas analogues.

Longuyon limite à l'Est cette zone du premier voyage ; de là, nous traversons l'Othain ; en descendant vers le Sud, nous parcourons le pays boisé qu'arrose le Loison et la Theinte jusqu'à la côte de Morimont.

Les différents groupes allaient atteindre ce piton quand un orage terrible refoula chevaux et cavaliers dans la grande ferme de Solférino située sur l'un des versants. Non seulement elle constitue par l'importance de ses bâtiments une position militaire, mais elle renferme des hangars qui pourraient facilement abriter plusieurs compagnies d'infanterie et un escadron tout entier. Nous nous hâtons de profiter de ce refuge.

Les jeunes officiers chantent l'air des *Diamants de la Couronne* : « Vive la pluie et les orages ! » avec cet entrain qui est bien par-

ticulier à notre race ; d'ailleurs on les entend toujours rire et chanter tant qu'ils ne sont pas dans les zones d'étude.

Là, nous les voyons tous la carte à la main observant silencieusement leur terrain, et s'ils parlent entre eux, c'est exclusivement de ce qui concerne leur travail actuel.

Cette constatation d'une volonté absolue de s'instruire et de s'habituer à bien voir en dessinant avec précision les configurations du terrain m'a particulièrement frappé pendant mes voyages avec les officiers de l'École de guerre. J'ajouterai qu'elle a contribué à me donner un grand espoir dans l'avenir et me consolait si mon âge me permettait encore d'assister aux événements futurs.

Damvillers, où nous nous arrêtons, est, paraît-il, un excellent centre stratégique ; je n'ai rien à en dire, et je m'occupe de trouver le lendemain sur la côte de Saint-Germain, aux environs de Dun sur la Meuse, un intéressant motif de panorama.

Le jour suivant, nous traversons l'Argonne méridionale et Montfaucon et nous atteignons l'Aire à Varennes. Les curiosités de cette localité, y compris les fabriques de Géraudel, ne nous empêchent pas de dessiner les vues du pays.

Enfin, nous traversons l'Argonne occidentale qui évoque les si grands et si glorieux souvenirs de nos pères ; nous faisons halte au Four de Paris et trois heures après nous entrons dans Sainte-Menehould, qui est la dernière étape de ce voyage.

L'officier d'avant-garde n'a pas omis sur le menu du déjeuner les légendaires « pieds de cochons de Sainte-Menehould ». J'eus l'idée de pénétrer dans la cuisine pour faire un croquis de l'artiste qui a rendu célèbre cette production culinaire, mais, à peine entré, j'entendis ce grand hôtelier me dire :

« J'ose prétendre que mon général va crânement déjeuner. »

J'allumais en ce moment ma cigarette à son foyer, et je me suis donné cette excuse de ne pas l'avoir détrompé sur la qualification qu'il m'attribuait. Mon silence n'avait pour cause, à dire vrai, que l'orgueil, mais je demanderai à ceux de mes camarades de promotion qui ont conservé comme moi le souvenir de nos rêves à Saint-Cyr, quel est celui qui eût décliné l'honneur d'avoir été appelé une fois dans sa vie « Mon général ! »

Par compensation, les sous-officiers et les soldats m'appelaient « capitaine », en raison de mon ancien grade dans l'armée. J'étais un bien vieux capitaine au milieu de tous mes camarades de



grade dont le plus âgé naissait peut-être quand j'avais droit à cette dénomination.

L'hôtelier avait pensé que le seul bourgeois de la colonne ne pouvait être qu'un personnage assez indépendant par son grade pour se soustraire à cette correction de tenue militaire qui comporte même le sabre à toutes les heures de la journée. S'il eût été plus observateur, il aurait remarqué beaucoup de généraux prenant part à ces voyages et donnant toujours l'exemple par la correction de leur tenue militaire.

Quoi qu'il en soit, je conserve un bon souvenir de ce brave homme qui m'a donné pour la première fois un titre qu'ont rêvé tous les jeunes officiers.

Ailleurs, j'étais très occupé à faire un croquis dans une cour d'auberge, c'était, je crois, à Blamont, où nous avions passé une agréable soirée dont je voulais reconstituer la scène avec des documents locaux.

Dans ce jardin, un officier de cavalerie, à cheval sur un gros tonneau, nous avait raconté quelques histoires très amusantes.

L'agaceté n'est jamais exclue, et fort heureusement, dans cette agglomération de jeunes gens, mais elle reste toujours celle des gens bien élevés.

J'étais si absorbé dans mon travail, que je ne m'étais pas aperçu d'une invasion subite de femmes portant des enfants très enveloppés, ou en conduisant d'autres avec des yeux bandés ou des bras en écharpe.

Tous ceux qui dessinent ont l'habitude d'être entourés et ne s'en préoccupent pas ; mais, au moment où je fermais mon album, je fus assailli par toutes ces commères qui attendaient en silence

le moment propice pour obtenir de moi une consultation médicale.

Ces pauvres femmes me dirent à la fois que le pays était peu favorisé, qu'elles manquaient d'un bon médecin et que je devais être un bien grand docteur - puisqu'on m'avait confié les santés si précieuses des officiers de l'École de guerre.

Elles me suppliaient d'examiner leurs enfants, je les détrompai cette fois sur la qualité qu'elles m'attribuaient et je vis chez l'une d'elles une si grande déception que je crus devoir, en compensation, lui laisser un croquis de l'enfant qu'elle portait dans ses bras.

Je me suis demandé depuis si elle n'a pas porté mon aquarelle chez le pharmacien pour demander un remède, car il est resté dans mes souvenirs une anecdote tout aussi bizarre : un médecin avait laissé entre les mains d'une campagnarde une ordonnance pour soigner l'œil de son enfant, sa stupéfaction fut grande en trouvant le lendemain son papier soigneusement appliqué sur la partie malade, et plus encore, lorsqu'il constata la guérison. C'est ainsi que la femme avait interprété la phrase du docteur : « Vous lui mettez cela sur l'œil... »

Le 15 juin, ce premier détachement rentrait à Paris et le

22 juin, nous en trouvions un autre à Nancy pour étudier la zone frontière jusqu'à Cirey et les vallées de la Vezouse, de la Meurthe et de la Moselle jusqu'à Bayon. Nancy !... Je revoyais cette belle ville où j'ai tenu garnison en 1856 et 1857, avec le 4<sup>e</sup> voltigeurs de la garde formé en Crimée. C'était l'époque de nos gloires militaires ; elle est gravée dans toutes nos mémoires et associée très étroitement au souvenir de l'accueil que nous fit la population



PASSAGE D'UN GUÉ

si militaire de la Lorraine. Les soldats de notre régiment étaient les débris choisis de tous les corps d'infanterie qui avaient fait la campagne et le siège de Sébastopol.

Notre troupe personnifiait donc à juste titre pour les Lorrains toutes les phases de ce grand drame. On y voyait des zouaves,

des chasseurs à pied, des fantassins ; presque tous étaient médaillés, puisqu'on avait écremé avec soin tous les régiments.

Nous restâmes très longtemps sans avoir notre uniforme de la garde, et cette bigarrure des costumes contribua certainement à exciter l'enthousiasme de cette population douée d'instincts



guerriers. Chaque numéro de régiment porté par nos soldats était inscrit dans les annales du siège ou de la campagne. Voici, disait-on, les héros de l'Alma, ceux d'Inkermann, de Malakoff, d'autres avaient assisté à toutes les affaires de nuit dont le récit a tant frappé les imaginations !

Comment témoigner à de pareils hommes l'enthousiasme qu'ils inspiraient ?

Quel succès ils ont eu et quel souvenir ils ont laissé derrière eux ! Les témoignages d'admiration étaient paraît-il si nombreux et les conséquences telles que Monseigneur Mingaud, l'évêque de Nancy, supplia l'Impératrice d'user de son influence pour

faire venir le plus tôt possible à Paris tous ces héros trop bien accueillis dans toutes les campagnes voisines.

Je n'ai reconnu que certains quartiers de la ville tant elle s'est agrandie, mais, si vous revenez jamais dans une garnison que vous avez traversée il y a trente ans, gardez-vous de demander, ainsi que je l'ai fait, des nouvelles de personnes connues ! Presque toutes sont disparues ; si la mort ne les a pas fauchées, les événements les ont dispersées et les survivants vous montreront des plaies dont il faut détourner les yeux.

Il m'a semblé reconnaître aussi sur de très vieux visages de femmes des traits que j'avais beaucoup admirés pendant ma jeu-



nesse, mais j'ai détaché le plus vite possible mes regards de ces débris attristants destinés à détruire la dernière consolation des hommes mûrs : « le souvenir du passé. »

Sur la place Stanislas, qui n'a pas changé, Dieu merci, et sur la promenade de la Pépinière, je retrouve des officiers de l'École de guerre dont l'aspect me rappelle les camarades de ma jeunesse. Ils me disent qu'ils vont passer la soirée au théâtre ; Dieu sait à quelle heure ils dormiront !... ce qui ne les empêchera pas d'être à cheval, la carte à la main, à quatre heures du matin, devant l'hôtel de ville... C'est ainsi que nous faisions autrefois, grâce au privilège de la jeunesse que n'abat jamais la fatigue.

Nous allons longer la Loutre noire par Moncel et Arracourt, si près de la frontière allemande qu'un très petit groupe seulement est autorisé à passer la rive droite de cet affluent de la Seille ; j'ai personnellement le grand chagrin, en dessinant près de Moncel, d'apercevoir sur les hauteurs qui dominent la Seille, les casques pointus des douaniers allemands.

Non loin se trouve notre ancienne place de Marsal, la première de cette zone enveloppée dans des lignes prussiennes. En la nommant, je suis amené à me rappeler tout ce que nous disait à Saint-Cyr notre célèbre professeur Théophile Lavallée, au sujet de la frontière de fer de Vauban.

Le vieux patriote cassait chaque année une chaise quand il parlait des traités de 1815 ; il est bien heureux de n'avoir pas eu la douleur de voir comment nos vallées ont été ouvertes en 1871 aux envahisseurs de l'avenir.

Il me tarde de rejoindre à Arracourt les jeunes officiers qui travaillent avec tant d'ardeur pour assurer la sécurité de la patrie. Leur confiance en eux-mêmes et dans la nouvelle armée console et gagne tous ceux qui les approchent. Que de fois ils m'ont soulagé dans mes tristes pensées !...

Souvent, en présence de certaines positions que nous avons étudiées, je ne pouvais m'empêcher de dire qu'il serait difficile d'en déloger les premiers arrivés et d'exprimer mes craintes en raison du voisinage de l'ennemi ; tous répondaient sans hésiter : ce seront nos soldats qui les occuperont. Combien j'aimais à les entendre parler ainsi à portée de fusil de la frontière, si près de nos ennemis que le vent de l'Est pouvait nous apporter le son des voix allemandes ! A Arricourt, Blamont, Cirey, nous longeons encore la frontière, puis nous descendons au Sud-Ouest de la Vezouse pour traverser la vallée de la Biette et nous touchons la Meurthe à Baccarat.

Je retrouve là un gîte de mes étapes en 1869. Le 74<sup>e</sup> régiment était envoyé du camp de Châlons à Neu-Brisach pour y tenir garnison. J'ai conservé mes dessins de Sainte-Marie-aux-Mines où nous avons alors franchi les Vosges ! J'aperçois d'ici le Donon dont la cime en dehors des crêtes est restée comme un vestige d'un monde disparu, alors que les Vosges, et la Forêt Noire, formaient un seul massif de montagnes.

L'entrevois par-dessus les Vosges tout ce que j'ai connu et admiré dans notre chère Alsace, tous ces coins que j'ai fouillés en militaire et en artiste sur le versant qu'occupent nos ennemis !!!

Je suis heureusement distrait de mes pensées par de jeunes officiers m'apportant les dessins panoramiques qu'ils viennent de faire, je me réjouis de constater leur succès car j'y ai trouvé la réalisation d'un de mes rêves basé sur mon expérience de la guerre.

Tous les officiers doivent beaucoup s'exercer à dessiner, car, en dehors des documents si utiles qu'ils pourront fournir, ils contracteront l'habitude de bien voir. En effet, cette gymnastique de précision, à laquelle leur œil est assujéti, doit les amener à mieux regarder leur terrain, à apprécier les distances et enfin à former leur coup d'œil militaire qui est la première qualité chez l'homme de guerre.

Nous voici à Moyen sur la Mortagne, affluent de gauche de la Meurthe. Nous dinons dans une vaste grange que l'unique aubergiste de cette petite contrée transforme à l'occasion en salle de bal ou de noces. Comme elle n'est pas souvent appropriée à cet usage, tous les officiers sont obligés de travailler pour la mettre en état et installer les tables.

Ils savent que la nécessité de s'occuper des exigences de la vie matérielle leur est imposée pendant les manœuvres aussi bien qu'en temps de guerre.

Les ordonnances ne peuvent pas quitter les chevaux qui jouent un rôle important dans ces voyages d'instruction ; chacun doit donc contribuer au bien-être général comme en campagne et cet enseignement n'est pas inutile. Les hôteliers, dont le personnel est tout à fait insuffisant pour tant de monde, ne s'en inquiètent jamais et ne s'étonnent aucunement de voir les officiers préparer leur couvert ou casser les œufs pour hâter le service.

Ils sont habitués à cette bonne volonté de la part de gens aussi distingués. Mademoiselle Adèle, une jeune fille de l'aubergiste de Moyen, nous raconte, qu'il y a une dizaine d'années, le duc de Chartres, étant de passage avec son régiment pendant les manœuvres,



vres, l'a soulevée un peu brusquement pour l'embrasser et l'a blessée au front avec la visière de son casque, elle nous montre que depuis l'âge de six ans, elle porte une petite cicatrice dont elle nous dit être très fière.

Pendant que cette jeune fille et sa cousine, à peu près du même âge, examinaient curieusement les officiers qu'elles venaient de servir, j'avais fait d'elles un croquis sur mon album; dès qu'elles en furent informées, elles me demandèrent à le voir, et m'offrirent très aimablement de poser pour être photographiées en grand. La mère, encore très belle personne, a manifesté le désir d'être tirée aussi et je lui ai donné satisfaction.

Tous ces braves gens sont très serviables et aiment beaucoup à recevoir les officiers, en mettant même à part la question de gain qui ne leur est certainement pas indifférente.

Nous quittons Moyen pour aller déjeuner à Essey-la-Côte, petit village situé au pied d'un piton très élevé qui domine à l'Est la vallée de la Mortagne et permet de découvrir à l'Ouest une partie de celle de la Moselle.

Ce hameau n'a pas plus de dix maisons dont une seule donne à manger et même pas toujours. Dans les prairies de l'Est on coupe les foins pendant cette saison, et dès l'aube, tous les habitants ont clos leur porte pour se rendre dans les prés.

Nous fûmes bien inspirés, un officier et moi, en prenant les devants pour assurer le déjeuner des camarades. Toutes les portes étaient fermées et les habitants sortis pour faucher leurs foins; une vieille retardataire qui traversait la route voulut bien nous ouvrir sa porte et nous autoriser à dévaliser les basses-cours et les poulaillers chez elle et chez ses parents. Nous avons fait toute la besogne et nos camarades ne se sont jamais doutés que nous leur avons sauvé la vie.

Vers une heure nous étions sur la côte d'Essey occupés à dessiner de grands panoramas.

Quelques gamins du bourg nous avaient suivis, et l'un d'eux, qui me tenait un parapluie pour me garantir d'un soleil ardent, examinait avec intérêt la traduction du pays qu'il connaissait bien. Il me nommait tous les cours d'eau, les villages, les forêts, les routes que je traçais sur mon papier, y ajoutant des renseignements de distances et tous ceux que je lui demandais.

Il me parut intéressant de démontrer aux officiers combien le travail de nos panoramas présente de clarté pour tout le monde, puisqu'un petit paysan de douze ans à peine y lisait sans difficulté. Je le mis successivement en présence de dessins différents exécutés par les officiers et pour chacun il nomma, comme il l'avait fait déjà, les lieux représentés.

Alors, ayant enlevé nos dessins, je lui présentai la carte en cherchant à l'orienter, mais je ne pus obtenir de lui que ces mots: « Je n'y vois rien, je ne sais point lire sur les plans. »

Quelle révélation pour les officiers, puisque la guerre nécessite constamment qu'on interroge les paysans sur les ressources du pays qu'ils connaissent. Ils répondront toujours à l'aspect d'une vue perspective et ne reconnaîtront jamais leur pays sur une carte.

Nos chevaux étaient partis depuis longtemps pour Damas-aux-Bois où nous devions coucher et par conséquent nous rendre à pied. Nous avons fait gaiement les huit ou dix kilomètres en chantant toutes les chansons de route et celles de nos écoles.

Faneurs et faneuses accouraient sur la lisère de la route où ils n'ont jamais vu tant d'officiers marchant en ordre comme les

soldats qu'ils commandent d'habitude et bravant avec la même gaieté la chaleur et la poussière.

Quelques anciens militaires nous faisaient le salut réglementaire, et leur attitude si respectueuse témoignait de l'admiration pour ces jeunes officiers, qu'ils voyaient aussi énergiques qu'ils les savaient instruits.

Je dois dire qu'à Damas, petit village très encaissé, nous avons beaucoup souffert de la chaleur après cette journée de rôtissage au soleil. L'étroit espace dans lequel nous avions diné à l'auberge ne pouvait nous permettre de passer la soirée dans une pareille fournaise. Mais que faire? pas de jardin, pas de cour; la place était au bas de l'auberge, on pourrait bien y prendre du café mais personne de la maison ne serait capable de nous y installer des tables et des chaises.

Le problème à peine posé est résolu par les officiers qui déménagent par la fenêtre toute la salle d'auberge.

Nous venions de prendre possession de cette terrasse improvisée quand la fanfare du pays vint nous donner une aubade. La scène était pittoresque, car la nuit arrivait et ramenait au logis les femmes et les hommes occupés depuis l'aube à faucher les prairies. Ils oubliaient leur fatigue et s'arrêtaient le râteau sur l'épaule ou la faux à la main pour écouter leur musique qu'ils n'entendaient que pendant les grandes fêtes.

Les enfants se groupaient autour de nous afin d'observer de plus près les uniformes, pendant que leurs camarades tenaient les torches de résine nécessaires pour les musiciens.

Ces sortes de feux de bivouac projetaient sur les murs les ombres fantastiques des habitants, hommes et femmes, qui nous observaient avec curiosité. « Ces Messieurs qui prenaient le café sur la place et qu'ils avaient entendus chanter sur la route étaient donc de bien grands personnages pour qu'on leur fit un pareil honneur! »

Le chef de la fanfare vient de s'approcher d'un officier et, quelques minutes après, nous entendons les premières notes de la *Marseillaise*. Ce brave artiste ayant eu le souci de nous donner les morceaux les plus inédits de son répertoire, avait exprimé

ses craintes que l'air patriotique nous étant très souvent joué dans les localités que nous traversions, ne fût moins bien apprécié que le reste de son programme. Il est inutile d'ajouter que l'officier l'assura avec raison que ses camarades et lui ne se fatiguaient jamais d'entendre l'hymne national. C'est donc au son de la *Marseillaise* que musiciens et villageois quittèrent la place; elle était vide depuis longtemps déjà quand nous entendions encore les dernières notes se perdre dans le lointain.

Ce deuxième groupe d'officiers nous quittait le lendemain à Bayon, charmante ville assise sur les bords de la Moselle, dans l'un des plus beaux sites que me représentent mes souvenirs. Il est vrai qu'ils me rappellent en même temps l'hospitalité si cordiale qui

me fut offerte par un émigré de la Lorraine allemande. Les nécessités de la vie ont arrêté ce patriote dans cette délicieuse ville que baigne la Moselle, mais à ceux qui l'en félicitent, il répond bien vite qu'elle est trop près de la frontière allemande.

Grâce à sa parfaite connaissance du pays j'ai pu faire d'intéressants panoramas en attendant les officiers que nous devions conduire dans les Vosges.

TEXTE ET ILLUSTRATIONS DE A. QUESNAY DE BEAUREPAIRE.





PAUL GROLLERON



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

EN OBSERVATION

Ayuntamiento de Madrid







# CANROBERT EN AFRIQUE

PAR LE GÉNÉRAL \*\*\* (1)

NOMBREUX sont les régiments qui se glorifient d'avoir compté dans leurs rangs ou d'avoir vu marcher à leur tête celui qui, aujourd'hui doyen des maréchaux de France et des maréchaux de l'Europe, porte vaillamment

sur son front populaire le poids de quatre-vingt-trois années, toutes consacrées au service de la patrie, illustrées par cent actions héroïques, pures de toute souillure, si gardées des compromissions politiques et des vilénies d'argent, si blanches et si éclatantes ensemble qu'on ne sait ce qu'il faut admirer davantage de la gloire qu'a gagnée une telle vie ou de l'intègre austérité qui en a marqué chaque jour. Une telle existence est l'exemple que nos temps présentent au temps à venir. Nous avons reçu Bayard, Catinat, Drouot. Nous rendons Canrobert. Nous sommes quittes.

Aux drapeaux on brode en lettres d'or les noms des victoires. Quelqu'un proposait qu'aux régiments on donnât des noms : les noms de ceux qui, officiers ou soldats, ont dans le rang marqué leur passage d'un trait si vir qu'il demeure inoubliable, afin que, aux grands jours, ce nom prononcé d'une commune voix soit, avec le nom de France, le cri de guerre, le cri d'espérance et de victoire.

« A moi, Canrobert ! » est-ce que ce cri-là ne serait pas pour donner du cœur aux moins vaillants, baptisés sous le drapeau d'un nom d'héroïsme, est-ce qu'il ne sonnerait pas l'appel suprême, évoquant l'ombre de celui qu'on a appelé si justement après Saint-Privat : un Murat d'infanterie ? Mais quel régiment ? Canrobert a servi au 47<sup>e</sup> de ligne, au 6<sup>e</sup> et au 5<sup>e</sup> chasseurs, au 13<sup>e</sup> léger, aux 16<sup>e</sup>, 22<sup>e</sup>, 64<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> de ligne, au 2<sup>e</sup> de la légion et aux zouaves. Au 47<sup>e</sup>, il resta plus de dix années et il y franchit les premiers grades, ceux où un officier montre le mieux comment il servira ; aux zouaves, il se distingua de telle sorte que nulle mission ne fut réputée désormais supérieure à son énergie. Le capitaine du 47<sup>e</sup> avait en poche son brevet de colonel : le colonel des zouaves avait placé sur ses épaulettes pour les bâtons. Discuter ne servirait de rien : mieux vaut raconter.

Il sort d'une de ces familles de gentilshommes où l'on servait le roi dès qu'on avait l'âge de porter l'épée et qui fournissaient ces admirables officiers dont par malheur pour la France la race a presque disparu. Soldats par naissance et par instinct, par éducation et par vocation, sans autre ambition que de bien servir, uniquement attachés à cette idée d'honneur qui les tenait au-dessus et très loin des intrigues d'une cour dont ils n'approchaient pas, ne sachant que par oui-dire qu'il existait des gens de finance

(1) Le général \*\*\* étant encore en activité de service n'a pu, à son grand regret, signer cet article qu'il a donné au *Figaro Illustré*.

et de négoce, s'alliant à des femmes de race semblable à la leur et pour qui l'argent ne comptait pas parce qu'elles avaient peu de besoins, qu'elles connaissaient le devoir et qu'elles croyaient en Dieu, ils trouvaient leur existence bien remplie quand, après

vingt-cinq années passées dans le militaire, ils en sortaient avec une médiocre pension, et la croix de Saint-Louis à la boutonnière de leur habit.

Son père, M. Certain de Canrobert, entré fort jeune au service dans Penthievre - Infanterie, fit les guerres de Corse et se retira capitaine. Il s'était marié, avait un fils tué plus tard bravement à Waterloo. A la Révolution, il émigra ; à son retour il trouva sa femme morte et son château pillé. Il se remaria et de ce second mariage il eut, le 27 janvier 1809, François-Certain de Canrobert. Ses deux frères avaient servi comme lui. Point d'autre carrière pour ces braves gens ; la sœur aussi avait épousé un soldat, le général de Marbot qui mourut au siège de Gènes ; elle eut quatre fils : un a été ce Marbot que Napoléon avait deviné quand, sur une simple brochure il lui léguait cent mille francs ; l'engageant à continuer à écrire pour la défense de la gloire des armées françaises.

Tel est le milieu où est né Canrobert. Adix-septans, il entra à l'École militaire avec le numéro 12 et passa sous-lieutenant au 47<sup>e</sup>. Il fit des garnisons de 1828 à 1835 où son régiment fut désigné pour l'Algérie. C'était le moment où Louis-Phi-

lippe, désireux de venger le désastre de la Macta, remettait à nouveau la direction des opérations au

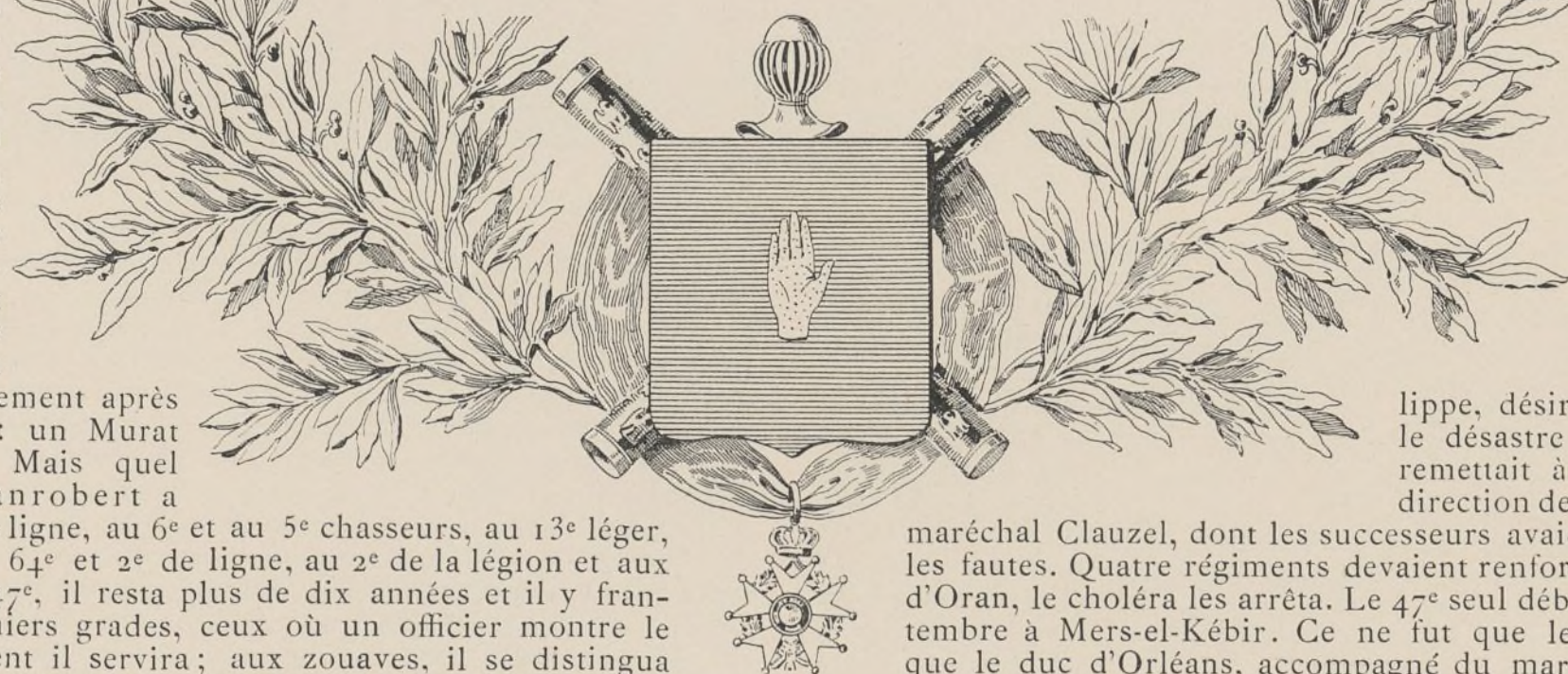
maréchal Clauzel, dont les successeurs avaient fait oublier les fautes. Quatre régiments devaient renforcer la division d'Oran, le choléra les arrêta. Le 47<sup>e</sup> seul débarqua le 2 septembre à Mers-el-Kébir. Ce ne fut que le 21 novembre que le duc d'Orléans, accompagné du maréchal Clauzel, fit son entrée à Oran, et le 26 seulement le corps expéditionnaire se trouva constitué. Le 47<sup>e</sup> formait lui seul la quatrième brigade aux ordres du colonel Combe. Il faut suivre dans le journal du duc d'Orléans cette campagne où le lieutenant Canrobert ne joua que le rôle effacé que lui assignait son grade.

Dans l'armée, en ce temps de romantisme littéraire, chacun visait au romantisme militaire. Qui ne sert pas régulièrement sert mal. Le lieutenant Canrobert ne donna pas dans ces façons et, au retour, passa lieutenant adjudant-major. Mais avant, il avait vu de la misère : c'avaient été ces premières marches, du camp du Figuier au camp du Sig, par des chaleurs inconnues, puis la 4<sup>e</sup> brigade avait été employée à la garde du convoi ou à l'arrière-garde : et, sans cesse inquiétée par les cavaliers Arabes, obligée de doubler les étapes par des formations de combat, elle courait les mêmes périls que les autres brigades, essayait des fati-



Cliché Nadar.

S. Ex. M. LE MARÉCHAL CANROBERT





gues plus grandes et n'était jamais sous les yeux des grands chefs. Au combat du 3 décembre, deux fois elle s'ouvrait la route à coups de canon, et à peine avait-elle une mention dans les bulletins. Ce fut bien autre chose, quand, laissant la brigade au travail dans un pays abrupt, où il fallait pourtant frayer une route aux équipages et à l'artillerie, le maréchal partit en flèche pour Mascara, au risque de se faire enlever avec le Prince royal et son état-major.

La pluie et le froid s'en étaient mêlés. On n'avancait plus; il avait fallu deux jours d'efforts pour amener le convoi au col d'El-Bordj, lorsque, brusquement, la brigade reçut l'ordre de rétrograder. Après quarante-huit heures d'occupation le maréchal s'était dégoûté de sa conquête, où il n'avait trouvé que quelques juifs, il s'était décidé à détruire la ville et à revenir sur ses pas, mais les familles juives demandèrent à le suivre et cette retraite fut



LE COMBAT DE LA SIKKAH (Horace Vernet).

lamentable. « J'ai vu, écrit le duc d'Orléans, j'ai vu plusieurs de ces femmes encore belles et drapées comme les juives de la Bible, rouler toutes ensemble dans la boue dont elles ne pouvaient plus se relever et où elles seraient mortes si nos soldats ne les en avaient tirées... J'ai vu des mères s'arrêter en sanglotant, puis choisir celui de leurs enfants qui était le plus faible, l'embrasser en pleurant et l'abandonner déjà à moitié mort sur le bord de la route pour sauver les autres. »

Les soldats du 47<sup>e</sup> n'étaient guère en meilleur état. Un peu de riz et des figues sèches avaient fait leur nourriture : « Ils faisaient peine à voir », a dit le duc d'Orléans. Bientôt, dans la marche sur Mostaganem, les privations, le froid, la pluie, amenèrent la dysenterie. Le Prince royal en fut atteint et se hâta de partir.

Canrobert, lui, restait. Les débuts avaient été durs, mais le jeune officier devait encore passer par bien des épreuves avant qu'un jour de victoire le sortit du rang. S'il fut de l'heureuse expédition du général Perregaux, le 47<sup>e</sup> fut aussi de la colonne du général d'Arlandes et après le combat de Sidi-Yacoub, il se vit bloqué dans le camp de la Tafna où heureusement les communications étaient libres encore avec la mer. Par là vint le salut avec le maréchal de camp Bugeaud amenant trois régiments de ligne. On regagna d'abord Oran et le 19 juin 1836 on entra en campagne. Après une pointe sur Tlemcen en vue de ravitailler la garnison, le général Bugeaud prétendait y faire entrer un second convoi lorsqu'il fut attaqué sur les bords de la Sikkah par toutes les forces d'Abd-el-Kader. Le 47<sup>e</sup> eut à subir le premier choc de trois mille cavaliers arabes soutenus par autant de fantassins kabyles. Il les reçut au bout du fusil et les livra à la charge furieuse des chasseurs d'Afrique et des douars. Lui encore, marchant en colonne autour du brave colonel Combe, eut raison des Réguliers d'Abd-el-Kader, douze ou quinze cents hommes qui, manœuvrant à l'Européenne, faisaient le noyau de l'armée de l'Émir : il les accula au ravin escarpé où coule l'Isser, les y précipita, et de toute cette troupe, cent trente hommes survécurent à peine, prisonniers rachetés des auxiliaires arabes par le général Bugeaud. Le rôle particulier du lieutenant Canrobert en tous ces combats, quel fut-il ? Duvivier qui était bon juge disait : « Il y a

des officiers qui ne sont jamais braves, ils sont très rares ; d'autres sont braves un jour et ne le sont pas un autre, c'est la majeure partie ; d'autres sont braves tous les jours et à toute heure, c'est la minorité, c'est le nerf et la gloire des régiments devant l'ennemi. » Voilà ce qu'était Canrobert et partout où marche le 47<sup>e</sup> — et il marche partout — on peut affirmer que Canrobert en est le nerf et la gloire. Aussi employé comme lieutenant adjudant-major, dès le milieu de 1836, il est promu capitaine en avril 1837, à cinq ans de grade. La seconde expédition de Constantine qui se préparait, allait étreindre ses épaulettes.

Le 1<sup>er</sup> octobre, l'armée se mit en campagne ; les deux bataillons du 47<sup>e</sup> entrèrent dans la 4<sup>e</sup> brigade que commandait, comme en 1835 et 1836, son vaillant colonel : Michel Combe, ci-devant lieutenant, capitaine et chef de bataillon au 1<sup>er</sup> régiment de grenadiers à pied de la vieille Garde, un des soldats les plus stoïquement héroïques qu'ait comptés l'armée française. A côté de lui marchait le capitaine adjudant-major Canrobert.

Lorsque après les fatigues de la marche en avant, le combat de Coudiat-Aty si brillamment soutenu par le 47<sup>e</sup>, après les travaux du siège, sous une tempête perpétuelle, sur un roc dénudé où les hommes, pour élever les batteries, devaient de main en main se passer les sacs à terre détrempés, lorsque enfin les pièces de siège eurent fait brèche, les colonnes d'assaut furent formées. Le 13 octobre, à sept heures du matin, la première colonne commandée par le lieutenant-colonel Lamoricière, au signal donné par le duc de Nemours, s'élance vers la brèche et la couronne, mais se heurte à une résistance opiniâtre, dans l'écheveau embrouillé des culs-de-sac, des ruelles barricadées, où de toutes les maisons pleuvent les balles. Une porte épaisse, massive, l'arrête et au moment où elle s'acharne à l'enfoncer une explosion fait trembler le sol ; un volcan s'est ouvert sous les pieds des Français : une mine, disent les uns, une sorte de poudrière, disent les autres. Déjà, bien peu avaient franchi sains et saufs les premiers obstacles ; ici, terrassés, brûlés, se roulant sous d'insupportables douleurs, les assaillants semblent détruits. Mais déjà la deuxième colonne s'est jetée sur la brèche : Combe marchant à la tête du 47<sup>e</sup>, élevant en l'air son képi et se retournant



vers ses hommes, commande : « Clairons et tambours, la charge ! » Ayant à ses côtés son adjudant-major, il arrive à la mine éclatée au moment où Lamoricière aveuglé par l'explosion, est obligé de quitter le combat. Il fait reprendre l'attaque par la rue du Marché où une barricade s'élève, dissimulée par des nattes de roseaux suspendues d'une maison à l'autre. Une balle le frappe au cou : il ne bronche pas. Les voltigeurs s'élancent, enlèvent la barricade, mais à ce moment, une seconde balle frappe le colonel, lui perce l'omoplate et lui traverse le poumon ; à la même minute, Canrobert tombe la jambe fracturée par un projectile.

Combe est resté debout. « Ce n'est rien, mes enfants, dit-il aux soldats qui s'empressent, je serai bientôt à votre tête. » Il

donne ses ordres pour assurer la victoire et d'un pas égal, militaire, il retourne vers la brèche. Il la descend, se dirige seul, droit vers le général en chef. Il fait son rapport : « La ville, dit-il, ne peut plus tenir, le feu continue mais va bientôt cesser ; je suis heureux et fier d'avoir été le premier à vous l'annoncer. Ceux qui ne sont pas blessés mortellement, pourront se réjouir d'un aussi beau succès. Je vais me faire panser. — Vous êtes donc blessé, colonel, s'écrie le duc de Nemours. — Non, Monseigneur, je suis mort. » Avant d'expirer, car il mourut douze heures après, Combe eut la force de dire à son ami le général Boyer : « Tu diras à Son Altesse Royale que je ne demande rien pour ma femme, rien pour les miens, mais que dans l'intérêt de mon pays



LE SIÈGE DE CONSTANTINE (Horace Vernet).

je lui recommande les officiers de mon régiment dont voici les noms... » Et le premier nom qui sortit de ses lèvres glacées, ce fut le nom de Canrobert.

Voilà sur quel témoignage le capitaine reçut son premier grade dans la Légion d'honneur. Le choléra, qui venait d'éclater, avait déterminé à rapatrier sans retard les blessés. Canrobert fut des premiers embarqués. Quatre ans après, en mai 1841, il revenait adjudant-major au 6<sup>e</sup> chasseurs à pied en Algérie. Le général Bugeaud en avait reçu le gouvernement et désormais la conquête allait s'y poursuivre avec des moyens que n'avaient connus aucun des vieux Africains : une armée de quatre-vingt mille hommes : dans cette armée presque tous les maréchaux de l'avenir : Mac-Mahon, Forey, Canrobert, Bosquet, Pélissier, Niel et Lebœuf. Sans cesse en éveil, perpétuellement en route, tenue en haleine par un chef qui lui demandait beaucoup et qui en obtenait davantage, désireuse de compenser par le retentissement de ses exploits sur la terre africaine la gloire d'une guerre continentale qui venait d'échapper à son courage, cette armée, où les généraux avaient appris leur métier sous les ordres de Napoléon, où les soldats avec la religion des trois couleurs retrouvées portaient les vertus militaires et l'esprit de corps que peut seul donner un service prolongé, était une des plus en mains qu'ait eues la France. On le vit bien dans les continuel combats de la campagne de 1842. Le 3 juin, au combat de Mahali, c'est le 6<sup>e</sup> chasseurs d'Orléans qui fait l'arrière-garde et Canrobert y gagne les épaulettes de chef de bataillon. Il passe quelques mois au 13<sup>e</sup> léger et passe au 5<sup>e</sup> chasseurs avec lequel il détermine le 3 juillet 1843, après un vif combat, la soumission des Kalifas d'Abd-el-Kader. Enfin, en

1845, dans la campagne contre Bou-Maza, il se classe hors de pair. Le 18 avril, à la tête de quelques spahis et de trois cents fantassins, dans une reconnaissance sur les bords de l'Oued-met-Our, il est attaqué par deux mille Kabyles. Ralliant sa section de carabiniers, la première engagée, il se lance sur l'ennemi, atteint le sommet d'un plateau rocheux et boisé et s'y installe. Les hommes embusqués ne doivent tirer qu'à coup sûr. Lui, seul à découvert, encourage chacun et marque les coups. Les Kabyles se lassent de servir de cible vivante, ils se précipitent à la charge, se ruent contre la petite troupe qui les reçoit sur ses baïonnettes. Plus de trente Français sont tombés morts ou blessés, mais combien plus d'Arabes ! A lui seul, le clairon Danot en a mis trois à ses pieds. Tout à coup, on entend sonner derrière le contre-fort de la montagne, le refrain du bataillon. C'est une compagnie de renfort dont le chef, le lieutenant Bonnet, attaque les Kabyles en flanc. Une indécision se produit parmi eux. Canrobert s'élance, brise l'effort des Kabyles et les rejette en désordre sur les fusils des lignards qu'amène le lieutenant-colonel Claparède.

Lieutenant-colonel au 22<sup>e</sup> de ligne en 1845, Canrobert, à la tête de la colonne mobile de Tenès, inflige à Bou-Maza le 16, le 18 janvier et le 15 mars 1846, une série de défaites. Promu colonel en 1847, c'est lui qui le 10 mai 1848, à la tête d'une colonne de près de trois mille hommes, contraint Ahmed, l'ancien bey de Constantine, à demander l'aman. Passé aux zouaves, c'est lui qui, le 20 mai 1849, emporte la Zaouia de Sidi-Abd-er-Rahmane ; c'est lui qui, en juillet, force à la soumission les Beni-Yala et les Beni-Melli-Keuch. Un fait d'armes éclatant va enfin, de l'armée



qui le connaît bien, à la patrie qui ne l'a pas encore retenu, jeter ce nom que le peuple n'oubliera plus.

A deux cent soixante-dix kilomètres de Constantine, dans un groupe de villages dont le principal se nommait Zaatcha, Bou-Ziane, quelque temps cheikh au nom d'Abd-el-Kader, venait de repousser victorieusement un coup de vive force tenté par le colonel Carbuccia. Cet échec avait produit sur les indigènes un effet moral d'autant plus grand que l'été, qui avait contribué à la défaite (le thermomètre marquait soixante degrés à sept heures du matin, le 16 juillet, jour de l'attaque), avait forcé d'ajourner la revanche. L'incendie avait gagné de proche en proche; toutes

les populations à peine soumises dans le midi de la province de Constantine, se ralliaient autour de Bou-Ziane. Le commandant de Saint-Germain avait bien donné aux insurgés une leçon le 17 septembre, mais en menant lui-même la charge il était tombé frappé de deux balles à la tête. On avait dû attendre des renforts; ces renforts fondaient car le choléra sévissait avec une effroyable intensité. Lorsque enfin les grandes chaleurs furent un peu tombées et que le choléra fut en décroissance, le général Herbillon parvint à grand-peine à former une colonne de quatre mille cinq cents hommes, que devaient rejoindre à la vérité une colonne s'organisant à Sétif sous les ordres de Canrobert, et deux autres



L'ASSAUT DE ZAATCHA (Beaucé).

colonnes, l'une commandée par de Barral, l'autre par de Lourmel. Le 7 octobre, le général Herbillon se présente en vue des palmiers de Zaatcha. Il débute par une reconnaissance où il perd soixante-dix hommes, mais qui permet la construction d'une batterie. Cette batterie ouvre son feu le lendemain, mais perd son effet aux troncades des palmiers. Il faut abattre les palmiers, construire une nouvelle batterie, marcher à la sape pour approcher des brèches. Le 20 octobre, l'assaut échoue devant des obstacles matériels insurmontables. Il faut reprendre les travaux. Sorties des assiégés, attaques des Sahariens, il faut avec des troupes décimées par la dysenterie faire face à tout.

Le 8 novembre, la colonne Canrobert arrive enfin. Le choléra lui prit cent vingt hommes. On eut grand-peine à faire la route, tous les moyens de transport étant utilisés pour les malades. Au moment le plus pénible on a rencontré les Sahariens barrant le passage. Canrobert a pris ses dispositions de combat, puis seul, avec son interprète et quatre hommes portant le drapeau parlementaire, il a marché vers les nomades. « Vous autres, leur a-t-il fait crier, sachez-le, je porte la peste avec moi et si vous ne me laissez pas passer, moi et les miens, je la jette sur vous. » Il a passé.

Le 15, de Lourmel arrive et l'on complète l'investissement malgré les sorties des assiégés, malgré les ressources que Bou-Ziane trouvait dans son génie. Il incendiait les fascines des batteries, il noyait les cheminements, il renforçait de briques non cuites le mur où les boulets venaient se perdre. Il faut pour faire une troisième brèche, une troisième batterie de deux pièces de 12. Cette brèche est la bonne, celle qui sera la mieux défendue. On la réserve à Canrobert.

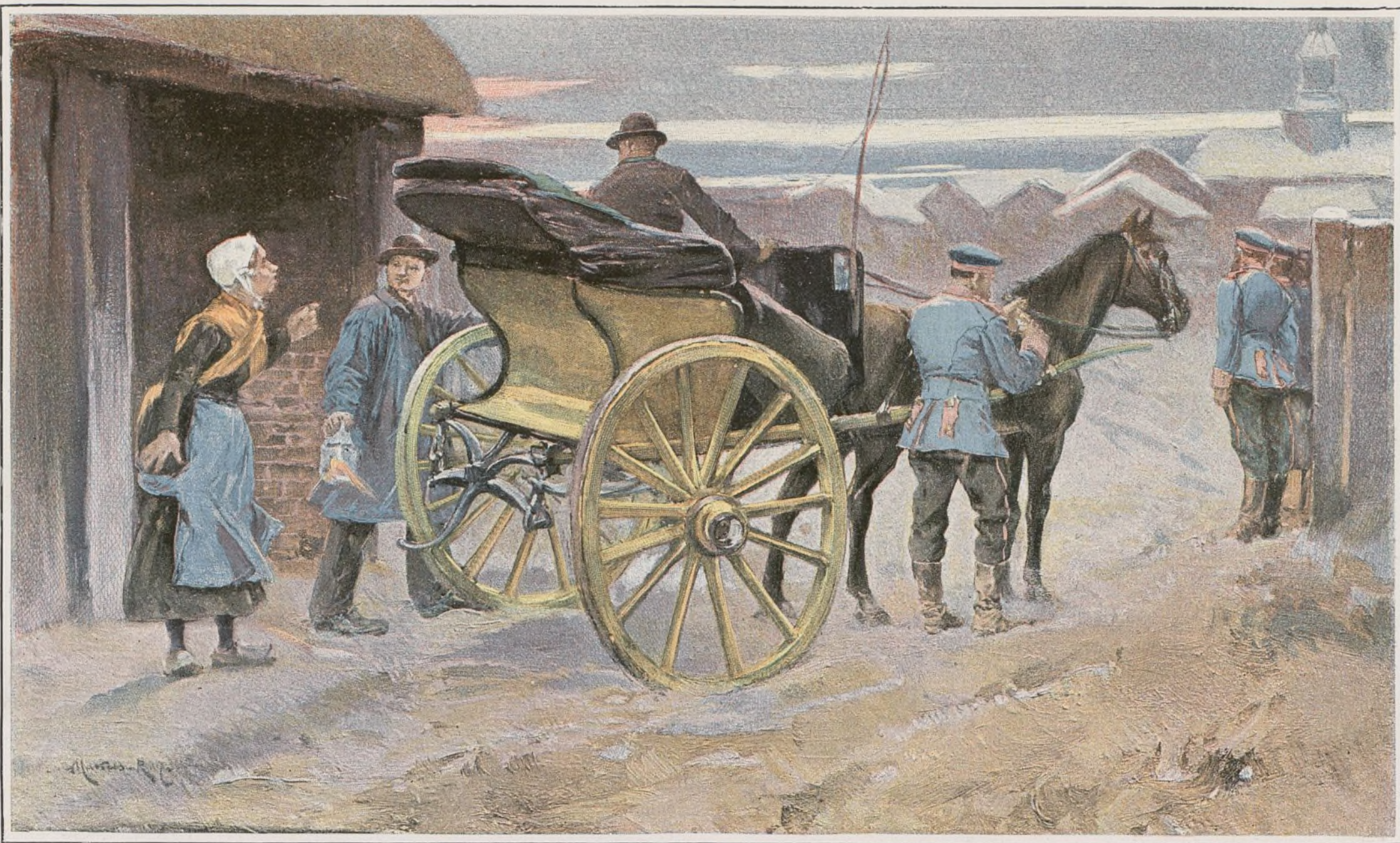
Le 25 au soir, le général Herbillon a sommé une dernière fois la place. La réponse a été négative et hautaine. Le 26, à 7 heures du matin les troupes prennent leur formation. En face de chacune des brèches, une colonne. En tête des colonnes, Canrobert, de Barral et de Lourmel. Canrobert a avec lui trois cents hommes que lui ont fourni les zouaves, le 5<sup>e</sup> chasseurs et le 16<sup>e</sup> de ligne. A côté de lui quatre officiers : Toussaint et Rosetti des spahis, de Char des zouaves, Besson de l'état-major. Lui doit marcher le premier, seul; puis ces quatre officiers, puis seize sous-officiers. Tous ont voulu en être et les plus anciens ont revendiqué leur droit d'ancienneté. Devant la colonne, Canrobert se place :

« Ce n'est pas une bicoque comme celle-là qui arrêtera des soldats comme vous ! Il faut la prendre, entendez-vous ! ou y rester tous. Tambours, clairons, la charge ! Bonne chance mes amis et en avant ! » Et il s'élance, la jambe un peu traînante encore — c'est qu'elle a été broyée à Constantine. — En un instant la brèche est franchie. Tout tombe autour de Canrobert, mais il marche ; de toutes les terrasses, de toutes les maisons crénelées pleuvent les balles. Canrobert marche, il ne s'arrête que quand il a donné la main à de Barral et à de Lourmel. Il se retourne alors et compte ses morts : tué Lorencez, tué Toussaint, tué Rosetti ; de Char et Besson blessés ; des seize sous-officiers, douze sont restés sur le terrain ; la colonne des héros ne semble pas plus forte qu'une compagnie. Mais il faut finir : les trois colonnes réunies tiennent la ville dont le commandant Bourbaki occupe la seule porte de sortie. Tout est tué, Bou-Ziane est fusillé et, aux pieds de Canrobert, sa tête coupée est jetée par un zouave. Et quand les derniers défenseurs de Zaatcha sont tombés on rase la place. A la tombée de la nuit, on fait sauter les deux mosquées, puis on abat tous les palmiers, tous les vergers, toutes les maisons. La province de Constantine est conquise.

Pour Canrobert, ce fut là qu'il gagna ses étoiles. Désormais, sur un théâtre plus vaste, à Paris, en Crimée, en Italie, à Metz, il ira, toujours semblable et égal à lui-même, mais, dans son admirable carrière de soldat, peut-être ne trouvera-t-il pas des souvenirs qui parlent plus à son imagination et à son cœur que ceux qu'il tient du 47<sup>e</sup> et de l'assaut de Constantine, des zouaves et de l'assaut de Zaatcha. Dernièrement, à Cannes, il rappelait au général de Bernis, ces seize qui l'avaient suivi, il disait leurs noms et quand après un banquet où, devant l'association des anciens sous-officiers, le général de Bernis évoquant ce glorieux exemple, avait porté un toast au maréchal « le plus vieux, le plus illustre, le plus glorieux soldat de l'armée française », les sous-officiers résidant à Cannes vinrent présenter au doyen des maréchaux de l'Europe leurs respects et leurs vœux, ce fut encore des sergents de Zaatcha qu'il leur parla, de ces braves sans histoire qui avaient été les témoins et les acteurs dans ce haut fait qui clôt, d'une façon en même temps si tragique et si glorieuse, les annales héroïques de la conquête de l'Algérie.

GÉNÉRAL \*\*\*





# CANIVET

PAR HENRI ALLAIS

**L**E 13 janvier 1871, au matin, quand le coucou de la cuisine sonna cinq heures, la Canivelle se leva précipitamment, alluma son feu et ouvrit toute grande la porte sur le clos pour juger du temps. Il faisait une belle nuit étoilée, un vent sec sifflait sur les



pommiers couverts de givre et l'horloge paroissiale égrenait, avec des hoquets de patraque, sa floriture de tintements. Une fanfare légère lui répondit : le réveil des dragons allemands. Canivet encore couché protesta en grognant, contre

la bise qui le gelait sous ses draps, puis il dit : « Et ce café, la bourgeoise ? » Elle répliqua : « Mets la cafetière

dans les cendres, je vais chercher Monnier et nos Prussiens. »

Il y en avait un escadron à Maubec, ils vivaient bien quoique à la lisière des avant-postes, et n'était le souci du franc-tireur, ils eussent pu se croire en quelque coin plantureux de Bavière. Les Canivet en logeaient quatre. La femme les avait dressés ; ils fendaient le bois, tiraient de l'eau, surveillaient la broche et quand ils allaient en patrouille ils emportaient dans leurs bidons un coup de calvados généreusement offert par les hôtes ; la maison du Bon Dieu ! Ils habitaient au-dessus de l'écurie, dans le foin, en compagnie de Monnier, le domestique. Celui-là on l'appelait dans le pays le Monnier à la Canivelle, pour le distinguer de son frère l'ancien chef de pièce à bord du *Louis XIV*.

Une grosse voix clama : « Eh bien la bourgeoise, est-ce pour aujourd'hui ? »

— Voilà, voilà... Ah les matins, ils me font des bleus !... Allez-vous finir ? ...je vais vous gifler si ça continue... » Il y eut une galopade dans l'escalier du grenier à fourrage et la Canivelle

traversa le clos en courant, suivie de son Monnier et des quatre cavaliers guillerets.

En entrant dans la maison, ils serrèrent respectueusement la main de Canivet, puis on s'attabla, chacun devant son bol. Une chandelle éclairait la cuisine.

« Alors, patron, demanda le domestique en s'essuyant la bouche, il faut atteler Rabotin à cette heure ? »

Canivet fit de la tête un signe affirmatif et soulevant sa blouse, il tira de la poche intérieure de son gilet un vaste portefeuille retenu à son cou par une chaînette. Il repoussa les assiettes et les bols, le pain, le fromage, la bouteille d'eau-de-vie de cidre et, sur la toile cirée graisseuse il étala des papiers.

Monnier s'adressa aux Allemands repus : « Houst, un coup de main les enfants ! » Comme ils ne bougeaient pas, il ajouta : « Schnell, Schnell, tas de feignants. » Et il leur montra la porte. Les Allemands comprirent qu'il s'agissait d'un service à rendre, ils se précipitèrent ; la Canivelle et le domestique, après avoir allumé sa lanterne, les suivirent.

Resté seul, Canivet commença de monologuer en buvant à petites gorgées : « Voilà le laisser-passer... » et péniblement il épela : « *Commandatur von Rouen — es ist erlaubt*... tiens, ça doit faire Canivet, ça ! ...et puis ça Saint-Firmin... Ah zut, quel charabia... où est le billet de Lapérelle?... bon, le voilà aussi, à présent je suis paré », et remplissant sa tasse avec du calvados, il se mit à fredonner :

Il était un p'tit rémouleur  
Qui f'sait bzy, bzy, bzy, bzy...

Cependant les roues du cabriolet tiré hors du hangar écrasaient dans la cour la glace des trous d'eau. Rabotin qu'on garnissait secouait ses grelots dans l'écurie et tandis que les quatre dragons s'écorchaient les mains aux ardillons des boucles, la Canivelle confessait son Monnier : « Où va-t-il, le sais-tu, toi ? »

Le domestique haussa les épaules : « Comment saurait-on ? C'est toujours des histoires d'argent, je parie ; il s'agit de quelque billet qu'on lui aura signé et qu'il va encaisser, mais pour dire où, je ne peux pas dire où.

— C'est-il pour aujourd'hui ? interrogea le patron apparaissant dans sa peau de bique.

— Minute, minute », répondit posément la femme, et en un tour de main le cheval se trouva dans les brancards, enrêné, sanglé, prêt à partir.

Canivet grimpa dans son cabriolet dont les ressorts plièrent. Dans le porte-fouet il planta son pied de frêne, un des Prussiens accrochait soigneusement la gourmette sur son plat. Les trois autres se tenaient à la position du soldat sans armes. Canivet semblait réfléchir, enfin il commanda : « Viens-t-en, Monnier, je t'emmène. »



Monnier tendit sa lanterne à la bourgeoise, avec une grimace galamment désolée, et tout à coup hochant le menton : « Pensez-vous que ça soit prudent de la laisser en société de gars pareils... c'est fouinard et puis entrepreneur, ces gars-là... »

— Pas de risques, interrompit le patron, elle vous mène ça comme des chiens; allons, hop... »

Le domestique monta et accrocha le tablier. La Canivelle jusque-là silencieuse, le falot à la main, s'avança, saisit Rabotin par le mors et demanda : « Où que tu vas, mon petit homme ? » Le petit homme rassemblant ses guides sans daigner l'écouter, elle reprit d'un ton plus aigre : « Voyons, où que tu vas, dis-moi le ? » Canivet fit claquer sa langue, Rabotin donna une saccade et échappa à la Canivelle. Alors furibonde, elle dégoisa du haut de sa tête : « Mais dis-moi donc où que tu vas, pour qu'on sache au moins où te retrouver si tu crèves dehors, vieux mouron. » Et le cabriolet fila.

Sur la chaussée gelée les fers du cheval qui marchait l'amble frappaient la terre durcie de quatre temps rapides, deux par deux. La houle des ressorts fatigués berçait la voiture et les voyageurs. Autour d'eux la nuit couvrait la plaine et la lueur des lanternes éclairait des pommiers bizarrement tordus. Monnier n'était pas rassuré, Canivet sifflait le *Rémouleur* et les grelots du collier battaient la mesure.

A six kilomètres de Maubec ils trouvèrent un piquet de cavaliers gardant la croisée de trois routes, mais comme ils tournaient à droite, en dedans des lignes allemandes, on ne les inquiéta pas. Ce n'est qu'une heure plus tard, au pont de la Viorne, devant la ferme Boysson, qu'il fallut exhiber le laissez-passer. A l'Est filtrait une aube morose, un dragon à cheval, le mousqueton au poing, découpait sa silhouette sur le ciel livide. Il se campa en travers du pont et aboya deux ou trois mots peu harmonieux. La porte de la ferme s'ouvrit, un sous-officier très jeune s'avança qui parlait le plus pur français : « Où allez-vous, Messieurs ? »

— A Saint-Firmin, répondit Canivet, à Saint-Firmin, chez Mésanguette l'huissier. Voulez-vous voir ma passe ? Tiens les guides, Monnier, que je tire mon portefeuille... Voilà la chose. »

L'Allemand lut rapidement le papier et le rendit en portant la main à son casque.

« Hi Rabotin, merci Monsieur. »

La sentinelle s'écarta et la voiture roula à grand fracas sur le tablier vermoulu de la passerelle. Monnier réfléchissait. Il pratiquait avec son patron une certaine liberté d'allures que lui donnait sa situation avérée et respectée dans le cœur de la bourgeoise.



Comme résultat de ses méditations il dit : « Alors c'est pour tenir le cheval pendant que vous causerez chez Mésanguette, que vous m'avez emmené ? »

— Tout juste... c'est toi qui as de l'esprit !

— Ça n'était pas si nécessaire, on aurait bien mis la bête à l'écurie. »

Canivet haussa les épaules, il hésitait à parler; enfin il se gratta le front et déclara : « Ce n'est pas tant rapport à Rabotin »



que je t'ai pris, mais parce que j'aurai peut-être quelque chose à rapporter... tu comprends, par le temps qui court, il vaut mieux être deux », et il cligna de l'œil d'un air entendu. « Tiens, par exemple, à des endroits comme celui-là, » et il montra du doigt le chemin qui s'engageait dans une tranchée couronnée de sapins. Le domestique fit un geste vague d'acquiescement; le patron mis en train par sa demi-confiance continua : « Quelle route... quelle sacrée route ! Je comprends que les Prussiens restent en arrière, là-bas; on les descendrait à fusil posé s'ils venaient par ici, hein Monnier ! » La route tournant court s'allongea soudain à perte de vue toute droite à travers bois.

« Plus que dix kilomètres et nous y sommes, prononça Canivet, hi Rabotin ! »

A trois heures, sur la porte de Mésanguette, on échangeait des politesses. Canivet, sincèrement ému et un peu ivre, pressait entre ses mains la main d'un long individu en blouse ballonnante. Il lui répétait : « Tu m'entends, Lapérelle, c'est toutes fois et quantes que tu voudras, à six mois, quatre du cent; on est des amis, quoi... »

Lapérelle répondait sans enthousiasme aux effusions; il bégaya d'une voix pâteuse : « Oui, oui, c'est très bien, mais si j'avais su, je ne t'aurais pas payé, je n'ai pas pensé moi que ça ne marchait plus les tribunaux dans l'arrondissement, et j'aurais gardé mon argent jusqu'à la fin de la guerre. » Mésanguette intervint et proclama sentencieusement : « Un honnête homme n'a que sa parole, surtout quand il a donné son « signe ».

Lapérelle secoua la tête en riant d'un rire niais : « Mon signe, mon signe il ne signifie rien, puisqu'il n'y a plus de juges ni de gendarmes... Canivet tu n'es qu'un coquin. »

— Allons, fit l'huissier, c'est assez, encore un petit coup et en route. »

L'absorption du petit coup dura un quart d'heure. Lapérelle sortit le premier et s'en fut en jurant. Mésanguette apparut ensuite guidant Canivet qui chantait glorieusement le *Rémouleur*. Il l'aida dans l'escalade du marchepied et suivit de l'œil la voiture cahotée sur le pavé, jusqu'à ce qu'elle eût dépassé les dernières maisons de Saint-Firmin.

Canivet chantait toujours, Monnier baïllait. Devant eux le ruban de la chaussée se déroulait interminable et les sapinières commençaient à s'épaissir vers les bords. Sur le chemin pas une âme. Peu à peu la tristesse des choses gagna le domestique; il scrutait avidement le mystère silencieux du bois. Quant au



maître, le calvados à haute dose et l'argent de Lapérelle le tenaient en joie.

Quelque cent mètres avant d'arriver au coude de la route, à l'endroit où elle était le plus profondément encaissée, Rabotin fit un écart subit. Canivet empoigna son pied de frêne en hurlant : « Attends, attends, je te vas border, canasson ! » et comme il s'allongeait hors de la capote pour mieux frapper, à la crête du glacis deux têtes apparurent coiffées de képis verts, puis dix autres, puis vingt, et une voix s'écria : « Tiens ! Monnier, le Monnier à la Canivelle, et puis Canivet.... bonjour les amis. » Un grand corps émergeant des sapins dégringola le talus. « Ah, c'est toi Théodule, dit Monnier, et s'adressant au patron : c'est Cudorge, Théodule, de Saint-Vigor, vous savez ? »

Mais le patron médusé par la surprise demeurait la bouche ouverte, les yeux écarquillés, il bégaya : « Qu'est-ce que vous fichez là, vous autres ? »

— Tu vois, nous attendons le Prussien, il en vient souvent à cette heure-ci une patrouille de la ferme Boysson, en ce cas — et il épaula son fusil — tu comprends...

— Alors, tu es franc-tireur, Théodule ?

— Je m'en flatte, et les camarades aussi, les Eclaireurs de Brionne, mon vieux. C'est le premier coup que nous essayons ; allons, adieu, assez causé... si tu les rencontres, motus, hein, c'est entendu... »

Canivet sentit un enthousiasme patriotique inonder son âme d'ivrogne, des larmes d'attendrissement lui montèrent aux yeux, un besoin dévorant d'héroïsme et de bataille l'enflammait, il se soulageait en beuglant le *Rémouleur* et en rouant de coups Rabotin à demi emballé. Monnier plus calme éprouvait de vagues angoisses. Au tournant du chemin ils accrochèrent une borne et pensèrent verser ; les coups de trique pleuvaient sur le cheval qui détalait comme un chevreuil le nez au vent, la croupe basse.

« Attention, fit le domestique, voilà les dragons. »

— Je me moque d'eux brailla le patron... où sont-ils ?... Ah bon, je les vois... j'ai envie de passer dessus... ça va-t-il Monnier ?... Combien sont-ils ? Deux..., quatre, cinq... as-tu peur Monnier ?...

La patrouille s'était arrêtée. Lorsque le cabriolet fut à portée de la voix, un cavalier levant son sabre cria : « Au pas, la voiture. »

Instinctivement Canivet haussa la main et ralentit l'allure. « Tiens, dit-il, c'est le gaillard de ce matin qui parle si bien le français... Salut la compagnie, faut-il vous montrer ma passe, mes agneaux ? » Le sous-officier l'avait reconnu et sourit : « C'est inutile, c'est inutile, vous la montrerez au lieutenant, au poste de la ferme, » puis lorgnant la face rougeaud et allumée du conducteur : « Vous avez dû copieusement déjeuner ce matin, je vous en félicite : *gaudeamus igitur*... vous pouvez aller maintenant... Ah pardon, la route est-elle libre, vous n'avez pas rencontré de ces canailles de francs-tireurs ?... »

Canivet le regarda de travers, le patriotisme l'étouffait, il bredouilla : « Canailles, canailles, si j'ai rencontré de ces canailles... ? »

— De ces canailles de francs-tireurs, reprit le sous-officier. — Pas un, pas la queue d'un mon bon monsieur, on n'en a jamais entendu parler dans le pays, pas vrai Monnier ? » et sous le tablier il poussa le genou du domestique.

« Grand merci, » dit le prussien, et se retournant vers ses hommes, il commanda : « *Im trabe...* »

Canivet ne se tenait plus d'aise, Monnier avalait péniblement sa salive et le cabriolet roulait, roulait dans le tintamarre des grelots et du *P'tit Rémouleur*, vociféré à pleins poumons.

Cependant à mesure qu'on avançait vers la ferme Boysson, la chanson de Canivet allait décroissant. Soudain il se tut, complètement dégrisé, tremblant de tous ses membres, il murmura : « Bon Dieu de bon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait là ?... » et de sa gorge contractée par la terreur sortait un souffle rauque. Le cabriolet courait toujours, les bâtiments de la ferme apparurent et la sentinelle qui gardait le pont de la Viorne. A ce moment éclata dans le lointain une pétarade de coups de fusil. Les voyageurs

sursautèrent, Rabotin s'arrêta net, et là-bas, le poste mis en alerte sortit tout entier sur la route. Ils couraient en tous sens, montaient à cheval et se formaient en bataille. Monnier bramait d'épouvante, Canivet, du revers de sa main, essayait la sueur inondant sa face blême et leur effroi fut au comble quand retentit derrière eux une galopade effrénée. Deux dragons couchés sur l'encolure de leurs chevaux, les lardant de l'éperon, passèrent en ouragan à droite et à gauche de la voiture. Rabotin hennit, pointa, rua, et s'élança derrière eux. Son maître n'essaya pas même de le contenir, les mains inertes, les cheveux hérissés par l'horreur et le cabriolet vint s'arrêter devant le front du peloton. Un des cavaliers saisit Rabotin par le mors, les deux survivants de l'embuscade gesticulaient furieusement, montrant dans le ciel rougissant un haillon de fumée qui flottait vers l'ouest sur les sapins. A l'aspect de Canivet et de son compagnon, leur mimique redoubla d'énergie, ils se démenèrent de plus belle, ils jargonnaient à bout d'haleine, indiquant du doigt les voyageurs terrifiés et la direction de Saint-Firmin comme qui établit un rapport de cause

à effet. L'officier les écoutait la mine grave : « Qui êtes-vous, demanda-t-il brusquement, d'où venez-vous ? » Canivet incapable de répondre tendit son laissez-passer. L'allemand le lut avec soin et réfléchit une minute, enfin il ordonna : « Descendez, » puis se tournant vers ses hommes, il leur adressa quelques mots brefs. Quatre dragons mirent pied à terre, reçurent le maître et le domestique au saut du marchepied et les poussèrent vers la ferme. Monnier titubait, son patron claquait des dents. On les introduisit dans la salle aménagée en corps de garde, ils s'écroulèrent sur un banc. Canivet considérait ses bottes avec une expression d'anxiété déchirante. C'étaient de vieilles demi-bottes à tirants extérieurs, à semelles ferrées, il frappa du pied plusieurs fois, on eût dit qu'il attachait une importance capitale à constater la présence réelle et indiscutable de ses chaussures. La salle se remplissait. L'officier entra, derrière lui les deux revenants de la sapinière, ils lancèrent aux prisonniers des regards torves. Canivet pensa toucher à sa dernière heure et dans un irrésistible besoin de réconfort, de confiance, il se pencha vers Monnier en murmurant : « J'ai dix mille francs en billets de banque dans mes bottes ! »

Cependant l'officier s'était assis à une table, il étala devant lui le laissez-passer, une carte du pays et posa son revolver à sa droite. Au milieu d'un silence de mort il parla : « Vous vous appelez Canivet, vous êtes propriétaire à Maubec, vous avez eu l'autorisation de vous rendre à Saint-Firmin pour vos affaires, quel est l'homme qui vous accompagne ? »

— C'est mon domestique, bredouilla le capitaliste.

— Comment vous appelez-vous, domestique.

— Je m'appelle Monnier, le Monnier à la Canivelle, » articula le malheureux.

L'allemand frappa du poing. « Ce n'est pas un nom ça !... Vous appelez-vous Monnier, ou Monnier à la... quoi ? »

— A la Canivelle.

— C'est ma femme, gémit une voix dolente, mais vous ne pouvez pas comprendre. »

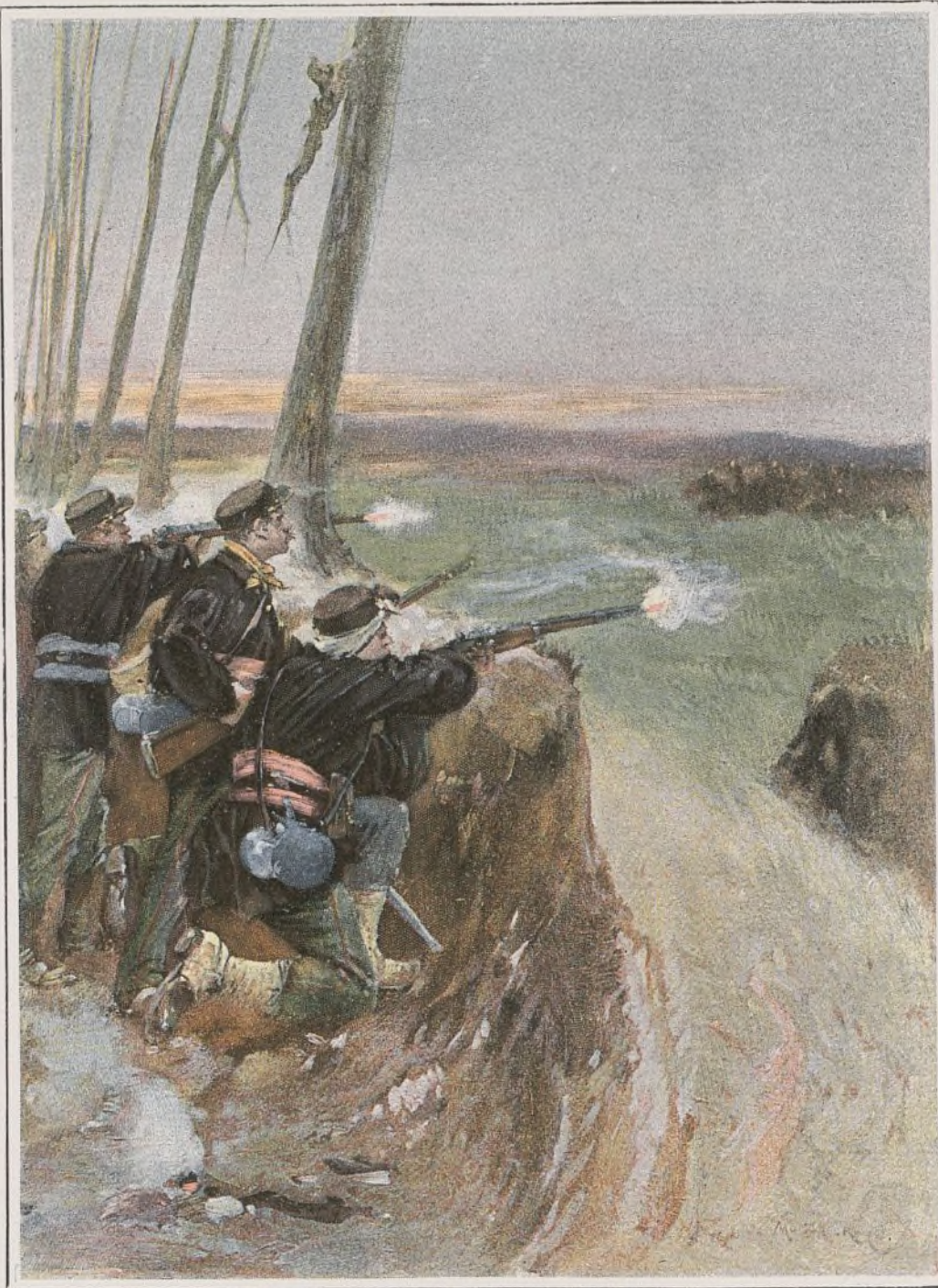
Le lieutenant haussa les épaules et continua : « Du reste ça m'est égal, écoutez tous les deux, voici mes dragons qui déclarent que le chef de la patrouille s'est adressé à vous sur la route de Saint-Firmin et que c'est d'après vos indications menteuses à vous, le maître, que la patrouille est tombée dans l'embuscade. Répondez vite... et il posa la main sur son revolver. »

— Des indications, protesta Canivet galvanisé par le danger pressant, des indications... à propos de quoi ?

— Comment, à propos de quoi, misérable brute, à propos de francs-tireurs... Le chef de la patrouille vous a interrogé, que lui avez-vous dit ?

— Demandez à vos hommes, répondit Canivet éperdu.

— Mes hommes ne savent pas le français, le sous-officier seul comprenait votre langue, et il est resté là-bas ; il est mort, enten-





dez-vous ! il est mort par votre faute, Schweinskopf, Schinderhannes, brigand, assassin... »

Et le lieutenant, la face convulsée par une colère folle, empoigna son revolver, ajusta les prisonniers. Monnier, tombé à genoux, protégeait sa figure de son bras replié ; le patron suivait de l'œil

les mouvements du pistolet et se déhanchait pour l'éviter, enfin il soupira : « Puisqu'ils ne comprennent pas le français, comment devinent-ils ce que j'ai dit ? »

Le prussien parut frappé par l'argument, il posa son pistolet, tordit ses moustaches, essuya le verre de son monocle et d'un ton



dédaigneux il conclut : « Je vais probablement vous faire fusiller l'un et l'autre. »

— Ce n'est pas moi, hurla Monnier, ce n'est pas moi, c'est lui. »

Canivet se leva, il essaya de parler, mais il ne put émettre aucun son et il s'effondra sur le banc.

L'officier ricanait : « Continuez, domestique, continuez... »

Canivet, les épaules appuyées au mur, la tête inclinée sur sa poitrine, était secoué par des frissons terribles, ses genoux se heurtaient, les clous de ses semelles criaient sur le dallage de la salle. Monnier hésitait à poursuivre ses aveux, mais son regard s'étant arrêté sur les bottes qui dansaient la gigue, il articula péniblement : « C'est lui, moi, je ne voulais pas... lui il a voulu... nous les avons bien vus les francs-tireurs, ceux de Brionne ; avec eux il y a Cudorge Théodule de Saint-Vigor..., alors votre dragon nous a demandé s'il y en avait... il a répondu qu'il n'y en avait pas... moi je voulais dire qu'il y en avait, que nous avions causé avec eux... lui il n'a pas voulu... c'est de sa faute, tout, tout... »

— Domestique ça suffit, » interrompit le lieutenant. Et s'adressant à ses cavaliers il leur donna un ordre. Quatre dragons glis-

sèrent une cartouche dans leurs mousquetons, et empoignant Canivet sous les bras, ils le traînèrent hors de la salle.

Monnier réclama le corps de son maître, le campa au fond du cabriolet et fit dans le bourg une entrée sensationnelle.

Vers la fin de l'année 1871 il acheta, moyennant dix mille francs, produit de ses économies, un clos contigu à celui de son ancien patron, puis il abattit la haie séparative le jour qu'il épousa la Canivelle.

Il y a maintenant au cimetière de Maubec un monument pré-tentieux et confortable élevé par souscription publique, sous lequel gît Canivet, le héros de la défense nationale. M. le Sous-Préfet l'inaugura en 1873, au milieu des fanfares. Chaque année, le 13 janvier, les enfants des écoles, les pompiers, la Lyre de Saint-Firmin, la Fraternelle de Maubec et une députation des anciens éclaireurs de Brionne, conduite par Cudorge Théodule, se réunissent pour célébrer le héros, après quoi les gros bonnets vont déjeuner chez Monnier, le Monnier à la Canivelle.

HENRI ALLAIS.

(Illustrations de Marius Roy).





ALEXANDRE BLOCH



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

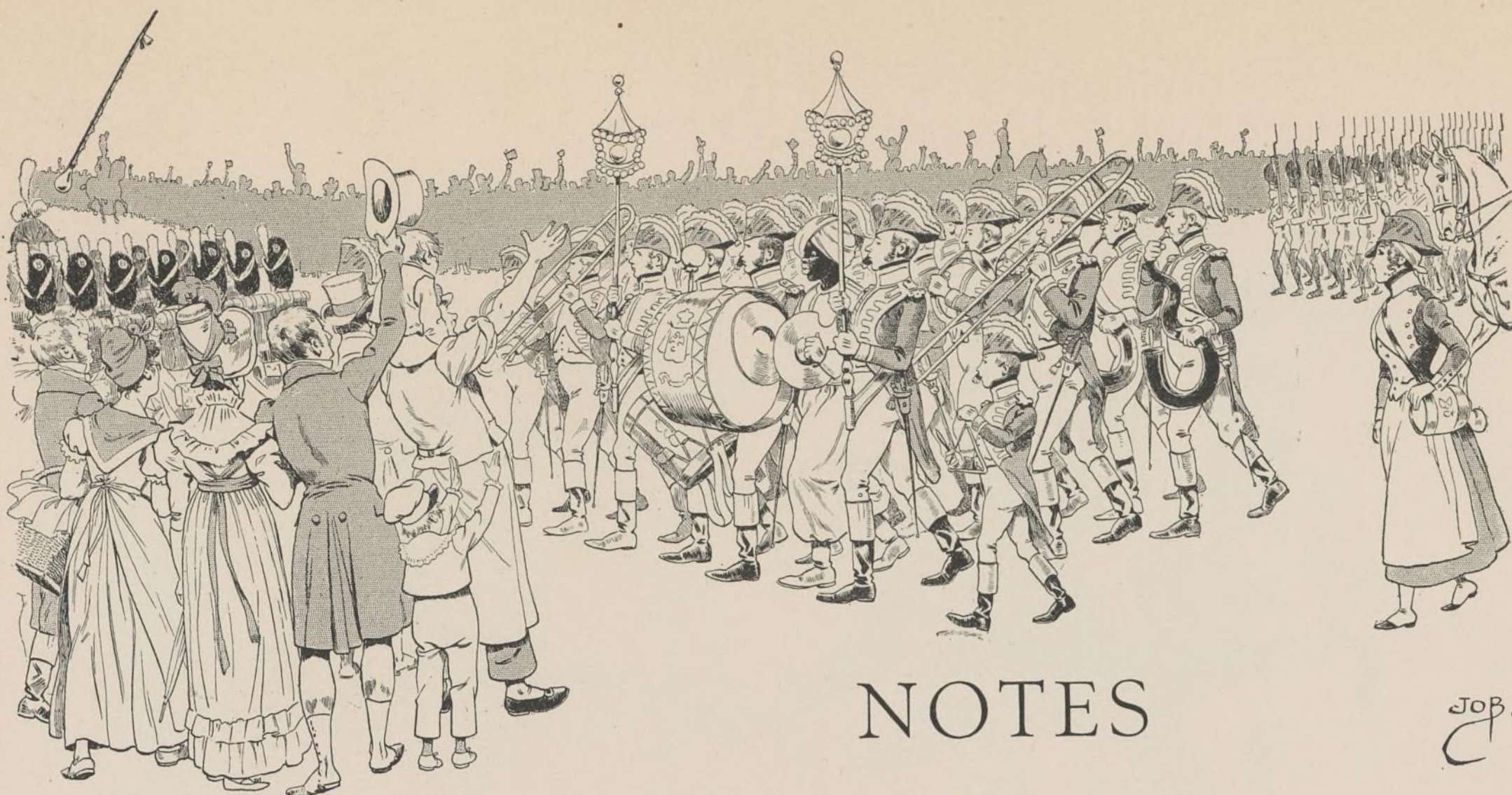
FORBACH, 1870

Ayuntamiento de Madrid









## NOTES D'un Trombone

JOB.

Les Notes que nous publions aujourd'hui ont été écrites par un musicien du 1<sup>er</sup> régiment des grenadiers de la Garde qui, au retour de la campagne de 1814, fut nommé adjoint à Rambervillers (Vosges). Nous ne croyons mieux faire, en ce temps de Mémoires et d'Expositions militaires, que d'offrir à nos lecteurs les notes pittoresques de J.-F. Bourcoin, recueillies et transcrites par notre collaborateur Georges d'Esparbès.

.....avec la cantinière dont auquel je n'ai pas été fâché de faire la connaissance. Brunette honorable, unique progéniture de Madame Arnaudine Lacanaud unie en toute légitimité pour la vie et la mort à un brave d'Égypte qu'est serpent à côté de moi. Je vais faire ici le bref narré de mes campagnes, et pour commencer par ce qui est du bout, nous avons traversé ce matin la place de la Concorde ainsi nommée parce qu'on se bat toujours et qu'on voudrait bien de temps en temps concorder un petit brin de paix. Tous les curieux de Paris et du voisinage étaient venus pour le défilé. C'était superbe et même bien si c'est mon avis qu'on demande. En cet endroit marchaient du pied gauche les invincibles régiments de la Garde, supérieurs et immortels, seize tambours du premier bataillon, puis la musique des lapins composée en toute harmonie de vingt et un marchands de tapage. Et avec ça, plumets en bataille, astiqués de neuf, tous beaux

comme le grand Murat, nous allons faire danser l'univers, l'Angleterre, et même la province, ordre de l'Empereur.

La canti.....onne femme.....autrichiens.....peur.....battus, battus, encore battus. Cinq heures du matin... Il.....vainqueurs .....boulets, bisciaïens.....incendie.....le général Mack de sa ligne de retraite ..... on court, on marche, on recourt, on remarche....les hommes.... des chevaux qui feraient feu de leurs quatre pieds. Enfin..... 33,000 hommes, restes d'une armée de 99,000..... L'Empereur a fait... guerre avec nos jambes. Vive le petit Capor...

Des grains de poudre ont brûlé quelques lignes de mes notes sur la bataille d'Ulm et indubitablement détruit toutes celles d'Austerlitz. J'irai faire un tour dans ma mémoire une autre fois. Pour l'instant nous sommes à Eylau, pays de neige et de Prussiens. Chien d'un chien! quel tour de main, on s'en est-il donné de la musique à feu et à sang! Le soir de cette affaire inflexible, la cantinière est venue me trouver. Elle me rappelle la Déesse que j'ai suivie à la *Fédération*. Nous nous sommes assis dans l'herbe.

vous, » que je dis.  
« L'amour est moins tendre que moi, »



qu'elle répond. Je prends mon trombone; on a beau avoir trimé par les capitales, manœuvré à droite et à gauche, en avant et en arrière, le grenadier, c'est connu, a le cœur comme son honneur, blanc comme un revers d'habit bleu. Nous avons échangé réciproquement nos moyens: elle m'a offert la goutte, et je lui ai joué un opéra de ma connaissance au trombone, car demain, que je lui ai dit, le grenadier peut mourir, histoire de défendre sa cantinière, et faut avant d'être frit, causer un brin tendrement.

Faut dire qu'avec cet Empereur, homme de cœur et d'honneur, était défendu au soldat de gratter ses puces et vous ordonnait de temps en temps par voix de *Bulletin* d'aller fourrager à

coups de fusil dans l'humanité. Quel chambard, tout de même! et quelle promenade pendant quinze ans! On peut dire qu'il a mis le caveçon aux naseaux de l'Europe qu'était comme un cheval rétif.

Ah! la belle danse en musique! Il vous décortiquait les armées allemandes comme des noisettes. A Austerlitz le canon vendangeait, fallait voir nos rangs! C'était le père de la mort, mais il adorait le soldat comme un cousin germain, et il vous déblayait le globe, une! deux!... le temps de crever sa cartouche.

1808. Faites votre compte que jusqu'à Dresde, les étapes sont dures, et qu'on mâche des aiguilles à tricoter plus qu'à sa faim. Un mal au pied me surprend; je reste en arrière avec mon trombone, compagnon de ma douleur toujours fidèle et constant, et je découvre une source. Un temps pour boire, et je m'emplis jusqu'à la lurette; ça me remet. « Et les camarades? » que je dis. Une fois le canon supérieur bourré de cette idée, je cherche un moyen, et c'est le trombone qui nous sauve encore. Deux temps!



je me lève, je l'enfle d'eau à ras du pavillon, et une heure après, trois temps, fini le mouvement! je la redépompe dans l'embouchoir des camarades. Vive l'Empereur! la Musique est sauvée.

Nous prévenons le lecteur qu'ici encore les notes sont interrompues, et que nous ne pouvons suivre le musicien en Autriche, aux batailles

d'Abensberg, de Landshutt et d'Eckmuhl où sans doute son fameux trombone se couvrit de gloire. Du bombardement de Vienne et du combat d'Essling, aucune trace; nous ne le retrouvons qu'à Wagram, en 1809, et il nous donne son opinion sur la politique.

Tout ce que j'ai eu le loisir de récupérer à propos de mes premières campagnes est, le vrai du vrai, parole de troupier fini.



Voilà que sous le nez de l'Empereur, une cinquième coalition se prépare pour lui fournir des râclées en veux-tu voilà, et le faire piquer, tête à la hussarde, au fin fond de la triste mort. Mais ôte-toi de là, le Tondou ne veut pas de ça! Inspecte ses troupes valeureuses qui couchaient sur du fumier de lauriers prussiens, fait retentir parallèlement les musiques pour voir un peu si les estomacs sont en état, et drapeaux déployés, nous conduit à Wagram, au-devant de l'Archiduc. Tête de l'Autrichien!

On crie dans les rangs la guerre! la guerre! à cause que *primo* la santé du corps ne se dérange pas d'un cran, *secondo* que le service est indubitable, *tersio* que l'ordinaire devient de plus en plus extraordinaire, *quarto* que le vin est bon, et *cinquo* que les filles de ce pays-là sont ce qu'il y a d'aimables et tendrement animées envers le militaire qu'offre son sang pour l'honneur et joue sa vie dans diverses et nombreuses batailles. L'Empereur nous fait passer le Danube, un fleuve de blanchisseuse, d'un bleu à fendre le cœur, et voilà ce qu'est sérieux, commande la grande charge!

C'est à cette conquête-là que j'ai fait mes preuves, et je peux le dire, car tout le monde m'a vu. Quelle suée! les balles volaient sur mon trombone comme les mouches autour d'un quinquet. *Taratzim, tara, la la, la la — taratzim, tara, la la...* Chargez! criait Murat qu'avait l'air d'un tambour-maitre et s'offrait des passementeries de



dorures du flanc gauche au flanc droit, sur les cuisses, le derrière et partout. *Taratzim, tara, la la, la la.* Chargez! criaient le petit prince Eugène et Marmont, chéri de l'Empereur. Et on courait, on courait! Ah! on leur i en a-t-il lancé de la mort subite et de ces coups de fusils facultatifs! *Taratzim, tara, la la, la la, chargez! chargez à mort, à coups de sabre, à coups de dents, du gueuloir et du poing, à tête je t'en donne, les yeux dans la flamme et la joie! Taratzim,* grinçaient la caisse et les cymbales. *Rataplan!* grondait la caisse roulante,

*Rata, rata!* criaient les trompettes, *Rititi!* les petites flûtes, *Ron! ron!* les trombones. — mais tout à coup, je me retourne, suffit; j'étais seul à jouer, mon camarade gigotait par terre, frappé d'un biscaïen sur la tempe en guise de troisième œil, le chapeau-chinois saignait du nez, des yeux, des dents, les cors, tous les trois étalés, rendaient leur dernière gamelle, le petit triangle avait un coup de sabre, une bombe fit sauter les caisses, et bientôt des vingt et un brave-à-poils de la musique, nous n'étions qu'un, salut, par obéissance, gloire



et patrie, votre serviteur ! Ma foi, j'ai continué la fanfare, c'était la consigne, et comme le français prenait de l'avance et jouait efficacement de sa clarinette à cinq pieds qui mange de la poudre



et crache du feu, je m'ai porté au premier rang. J'avance, et nous gagnons. Atout ! pan ! je requelconque ; une minute pour me secouer, l'Autriche est détruite, et l'Empereur me décore dans la personne de mon trombone.

on me suit. J'enlève la charge, comme d'habitude la partie. çois une balle dans un gras

Cet instrument d'harmonie commence à s'user qu'on dirait une passoire pour raticots car il a reçu sa portion de plomb ; c'est le vétérane des musiques, et comme les oiseaux qu'on crève les yeux avant de mettre en cage, il chante plus rondement depuis qu'il est blessé. Hier, le général Gouvion Saint-Cyr qu'a créé le célèbre rôle de *Robert chef de Brigands*, au théâtre de la Cité, et qu'a la manie de jouer du violon entre deux coups de sabre, m'a fait demander au rapport :

« Grenadier, qu'i me dit, j'ai eu connaissance de tes talents par l'estimable voix de tes chefs. Joue-moi ici-même un petit air. »

Subito : présentez trombone ! Violon sur l'épaule gauche ! et nous entreprenons l'ouverture de la *Caravane*, harmonie choucnoctzoff qu'a fait courir Paris et l'Italie. Probable qu'on a été satisfait de l'instrument, j'en ai eu un napoléon pour boire, que j'ai aussitôt porté à la cantinière pour collectivement casser une croûte agrémentée de poulet. L'amour est le jumeau des batailles.

Ma blessure de Wagram va mieux, merci bien.

Quoi donc ! les Russes voudraient se rebiffer ! mais ils ne savent donc pas que le Français marche en colonnes plus solides que le bronze, avec le *Tondu* en avant-garde, la colère du ciel au centre, la foudre à gauche et à droite, et des milliers de canons pour l'amusement des oreilles. On a beau être le czar des Russies, faut pas ignorer que le Français, dès sa plus tendre enfance, est baptisé vainqueur du monde et fils des conquêtes !

J'en reviens toujours à l'*Autre*. Ah, le gaillard ! il vous attendait l'Allemand, l'Autrichien, l'Espagnol, comme la terre sèche attend la pluie, pour les avaler. On peut lire ça dans le bulletin, et je vous le demande si vous le savez, quoi donc qu'auraient fait les Russes à un tel homme ? Il était beau comme un madgyar, et il a fait du siècle une grande cave où nous sommes descendus boire des victoires ; on en trébuchait. Et encore, il était bon comme un petit pain. Sonnaient le tocsin de l'Histoire, et disait : « les grenadiers seront des margraves qu'auront des bureaux de régie dans leurs foyers, à la fin de la campagne. »

Vive l'Empereur !

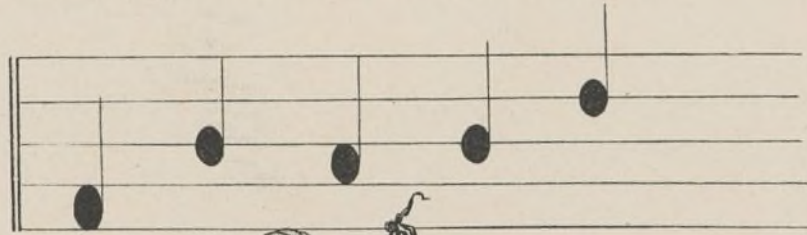
Je viens de traverser une de nos villes conquises. Je portais une morue d'un bras et de l'autre mon trombone, qu'est un camarade qui ne me quitte jamais. Un coup de poing à mes

favoris et je réquisitionne toute ma salive avant d'entrer chez le marchand de chaussures, parce que depuis un an j'allais nu-pieds devant les dames, uniforme attentatoire à l'honneur du soldat français et préjudice pour sa santé.

« Quoi que vous me voulez ? que me dit le marchand de suif.

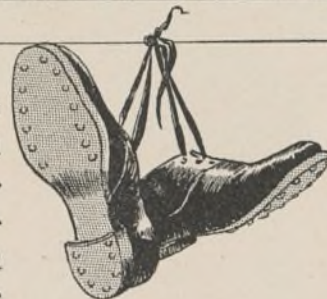
— Une paire de souliers. »

Il me regarde d'un air comme qui dirait de ne rien savoir. Alors je lui dis pour mieux me faire comprendre :



« Une paire de du mieux, du fin, du y a d'extra, de surex-faciles à cirer, fa-si-

Ce dantzigard n'a le répète, rien à faire lors, agité d'un mépris supérieur, je me suis tiré des bottes, sans les payer.



souliers de musicien, superbe, tout ce qu'il tra, et comprenez bien, la...

pas compris. Je vous avec le vaincu. Pour

La cantinière m'a donné un petit chien susnommé par elle *Aboukir*. Nous voilà en pleine Russie où l'on mange de la neige et du cheval cosaque. De Smolensk à Moscou, *Aboukir* a eu les pattes gelées. Je me réflexionne qu'on doit le respect aux bêtes, et aussitôt je prends l'animal par la queue, je fourre mon *Aboukir* dans un bonnet à poil et le bonnet dans le pavillon de mon trombone. Il a fait la guerre en compagnie d'une fourrure, et comme il dépassait nos têtes d'une portée de gueule, c'est lui qui aboyait aux cosakes et signalait l'ennemi. On n'a qu'à retourner ses poches, les bienfaits se retrouvent toujours.

Mais voilà que soudain, au passage de la Bérésina, nous apercevons l'Empereur de l'autre côté du pont, en manteau bleu à galons d'or, avec ses deux croix, sa petite plaque et ses grosses bottes qui nous regardait de ses yeux de fer qu'on aurait dit le cadet de la misère et l'élus de Dieu. Le temps de décrocher mes pattes, et j'entonne en passant près de lui le fameux chant de gloire et d'honneur : *Veillons au salut de l'Empire*,



mais rien ne vient ; mon trombone était si muet *motus* qu'on aurait dit un puits de silence. L'Empereur a le dos tourné. Comment, que je me dis, animer ce grand homme de guerre qu'est malheureux de la souffrance de ses soldats et aussi de voir ses armées perdues ? Mais voilà que tout à coup, au moment





où je reprenais de l'air, un bruit de caisson s'exhale de mon instrument, et sous la puissance de mon souffle, une vingtaine de biscaiens qu'étaient logés dans le trombone depuis la Moskowa tombent aux pieds de l'Empereur qui se retourne et me dit alors, d'un ton à imposer silence au tonnerre :

« Grenadier J.-F. Bourcoin, tu es le malin de la Garde, et je te donne l'aimable autorisation de graver nos campagnes au couteau sur ton instrument (1).

Je fais le salut militaire et je réponds :

— Pisque c'est un effet de votre bonté, j'aurai cet honneur. »

En retraite. Nous revenons avec nos cliques et claques vers la France qui nous rappelle. Je me suis promené avec la mort bien souvent bras dessus, bras dessous, en manière de conversation, mais je n'ai jamais vu pareille foule de calamités malencontreuses qu'en ce temps-ci. On marche dans des déserts de neige avec sa maison sur le dos et de la glace pétrifiée dans les sentiments, on n'est plus crâne et farce comme au départ. La cantinière est à côté de moi, emmaillottée de mon manteau. Y en a, les mieux bâtis en force, qui gèlent comme des fontaines, le temps de fermer l'œil, et d'autres qui prennent feu par le dos sous les fusils russes comme saint Briquet, inventeur de l'amadou, sans renifler ni tourner la tête, indifféremment et solanellement. Dans cette misère qu'on aurait dit que le ciel et ses foudres se battaient en personne contre nous, ma foi, j'ai mangé du jambon d'humain qu'est mon frère à l'image de Dieu, et je ne jouais du trombone que pour ma consolation. La cantinière pleurait et m'embrassait les mains. Je ne sais pas si c'est que j'ai ça dans l'imaginative, mais je gobe cette femme, et je possède ici dedans, au fond du cœur, de quoi la faire chanter tout le restant de sa vie.

Nous sommes en 1814, année d'abomination, de batailles honorables, et anniversaire de la mort du soldat. Toute l'Europe est sur nous pour placer au trône Louis XVIII qu'est un roi de Navarre, ce qui soit dit sans fâcher personne, n'a jamais été un pays de sol français : la Navarre, connais pas. Notre patrie qu'avait compté 130 chefs-lieux dont Genève, Rome, Hambourg, Amsterdam des bouches de l'Elbe, et asservi sous sa loi l'Italien, le Napolitain, l'Illyrien, l'Espagnol et le Confédéré du Rhin, les ducs de Berg, de Hesse, de Bade, et le Wurtembergeois, le Bavaïrois, le Westphalien, le Saxon et la moitié de l'Empire du Polonais, se vit un jour réduite à picorer les grains de son territoire dans les mains de l'Anglais Wellington.

Enfin l'Empereur est pris. Nous fait ses adieux d'un air à faire pleurer, et nous parle honnêtement dans la cour de Fontainebleau comme c'était son habitude en tous lieux et ailleurs. Alors, je me décide. Bon, que je dis, ça va mal, et nous en sommes à la saison des traîtres. Y a plus de braves ! je décampe, je vas me transvaser dans le civil, et je passe mon existence au milieu des arts et de la famille. Le métier que j'ai fait depuis mon jeune âge était le plus beau de la collection, mais celui d'avoir peur est le plus intempêtif et honteux, il est au-dessous de moi et indigne de mes capacités militaires, mais puisque la fête est finie et que les quinquets sont éteints, je me retire de la guerre comme saint Denis, ma tête à la main, et je vas manger de la filasse indigène au moyen d'une pension de retraite !

1815. — Mais halte-là ! le temps de se soigner n'est pas venu. L'Empereur qui s'ennuyait à l'île d'Elbe descend le 1<sup>er</sup> mars au golfe Juan, patrie de l'orange et de l'olivier. Rien qu'à le revoir, les villes courent à lui en criant : *Vive notre père !* Antibes, Cannes, Grenoble tombent à ses pieds dans la boue des chemins. Les rois s'en vont, je ne fais qu'un saut, et en pleine Guillotière,

(1) On peut voir la pièce chez M. Marillet, à Gondrecourt, en Lorraine.

au milieu du 4<sup>e</sup> hussards, à Lyon, je m'approche de lui si près que j'aurais pu l'entendre respirer. Me reconnaît alors et me demande : « Qui es-tu ? — Bourcoin J.-F. — Et moi, qu'il m'dit, quel est maintenant mon nom ? » Je me surlève d'un grand saut, et je lui crie, avec tout le régiment au refrain : « Vous Sire, vous êtes le cadet du bon Dieu ! une bande d'empereurs à vous seul, le czar et le sultan du monde ! Un fusil, un sabre, et de l'ennemi, et je vous donne ma peau pour en faire une blague au roi de Rome !... » La chose lui a fait plaisir, je l'ai bien vu.

Le 14 Juillet de la même année, il est repris. La misère règne sur le monde, on triche, et l'avare Angleterre lui donne juste un bout de rocher, de quoi ne pas s'humecter une fois assis.

La France est perdue. Les alliés sont au sein des Tuileries. N'y a qu'un parti pour les braves, j'ai beau aimer l'Empereur, mon pays, et mes jours, i m'en reste, je peux faire encore la félicité d'une épouse.

1822

Je me suis marié avec la cantinière, qu'est devenue veuve de son égyptien, et j'ai monté une boutique de chaudronnier avec l'enseigne ci-dessous :

*Au Trombonne d'honneur.*

Les affaires sont superlatives, j'ai un garçon de trois ans qui s'appelle Napoléon, et je vais me payer le luxe de mourir en temps de paix.

J.-F. BOURCOIN.

Le copiste :

GEORGES D'ESPARBÈS.

(Illustrations de Job).

